

UN ENFANT,

DRAME EN QUATRE ACTES,

IMITÉ DU ROMAN DE M. ERNEST DESPREZ,

PAR MM. CHARLES DESNOYER ET ***,

RÉPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 21 JUIN 1834.

PERSONNAGES.

VILHELM.....
LE COMTE DE BUCHOLTZ,
son oncle.....
LE DOCTEUR SCHILLING...
MICHEL, OUVRIER.....
FRITZ, ÉTUDIANT.....
HEINRICH, Id.....

ACTEURS.

MM. MAILLARD.

JOSEPH.
ST-FIRMIN.
CASIMIR.
VIDEIX.
THÉODORE.

PERSONNAGES.

ÉTUDIANS, OUVRIERS, GARÇONS D'AUBERGE.
NINA.....
M^{me} HARTMAN.....
JOHANNA, Femme de Cham-
bre.....
CAROLINE, petite fille de 6
ans (3^e acte).

ACTEURS.

M^{me} E. SAUVAGE.
VSANNAZ.

CHÉZA.

ANGÉLINA.

La scène se passe en Allemagne.

ACTE PREMIER.

Une taverne allemande.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZ, HEINRICH, *attablés sur le devant du théâtre avec plusieurs jeunes gens*; MICHEL *est à deux pas d'eux, la tête dans ses mains et semble rêver profondément*; SCHILLING, *dans un coin, buvant de la bière, fumant et prenant des notes de tems en tems*; M^{me} HARTMAN.

HEINRICH, *se levant*. Assez de philosophie comme cela, messieurs! parlons sérieusement, s'il vous plaît... Que pensez-vous des femmes?

FRITZ. Pour ma part, je te dirai avec Kant que l'intelligence de l'homme ne va pas jusqu'à comprendre ce qui est surnaturel.

HEINRICH. Ainsi, tu regardes les femmes comme des êtres fantastiques?

FRITZ. Fantastiques, pas absolument, mais au moins très-fantasques.

Éclats de rire des jeunes gens.

FRITZ, *montrant Michel qui est à deux pas d'eux, et ne voit rien, n'écoute rien*. Tenez, allez plutôt demander des nouvelles des femmes à ce pauvre diable de Michel, notre jeune ami le coutelier, celui qui représente dans notre société patriotique tous les ouvriers de cette ville.

Tous les yeux se sont tournés vers lui.

HEINRICH. Michel! est-ce que par hasard...

FRITZ. Amoureux, amoureux fou de la fille de M^{me} Hartman.

Il montre M^{me} Hartman, qui entre en scène en ce moment.

HEINRICH. Il s'adresse bien, par exemple! la maîtresse de notre chef! la petite Mina!

MICHEL, *se levant, comme réveillé au nom de Mina*. Mina... où est-elle? qui a parlé de Mina?...

FRITZ. Silence! et sa mère!

SCHILLING, *qui observe toujours*. Amoureux fou de la petite Mina! c'est bon à savoir.

MICHEL. Allons, allons, mes beaux messieurs, puisque vous m'avez admis dans votre société, moi, pauvre ouvrier, puisque vous m'appellez votre frère, ne vous moquez donc pas de moi... Oui, je l'aime, je l'aime, je n'en dors pas, j'en perds la tête; et sa mère veut bien de moi pour son gendre... mais elle, elle ne peut pas me souffrir.... Enfin, je me suis jeté dans votre conspiration, et j'ai entraîné avec moi tous mes amis, les tailleurs, les bijoutiers et les couteliers, parce que je suis un bon Allemand; et quand M. Vilhelm, notre chef, me dira: Le moment est venu, en avant! vous verrez, mes beaux messieurs, que le pauvre Michel a encore une bonne tête et des bras solides à votre service.

LES JEUNES GENS. Bravo! bravo!

MADAME HARTMAN, *qui depuis le lever du rideau n'a fait que paraître et disparaître.*
Il ne vous manque rien, messieurs.

SCHILLING. Rien, qu'un peu de raison...
en vendez-vous?

MADAME HARTMAN. Je ne vends pas ce que les fous achètent.

SCHILLING. Prouvez-le moi donc, en me donnant vos bonnes grâces.

MADAME HARTMAN. Insolent!

SCHILLING. Depuis qu'elle est riche, la veuve Hartman est d'une vertu bien sévère.

MADAME HARTMAN. Pourquoi pas, si depuis qu'il est ivre, M. le docteur se croit aimable?

Elle s'éloigne. Tous les regards se sont fixés sur Schilling.

FRITZ. M. le docteur! Dites donc, vous autres, connaissez-vous cet homme?

HEINRICH. Sans doute... il se nomme Schilling! Il a fait ses preuves, et la carte qu'il a montrée ce matin lui donne tous les droits à notre confiance.

MICHEL. D'ailleurs, M. Vilhelm, notre chef, a examiné tout cela. Il paraît que c'est en règle.

SCHILLING, *à part.* On parle de moi....
payons d'audace.

Il se lève, et se rapproche peu à peu des jeunes gens.

FRITZ. Moi, je n'aime pas sa figure... et puis, je crois le reconnaître pour un ami du comte de Bucholtz, le favori du prince.

SCHILLING, *qui se trouve auprès de lui.* Eh bien! quand votre général est le neveu du comte, vous pouvez bien avoir un de ses amis pour camarade. M. de Bucholtz, le favori du prince, n'est-il pas l'oncle de Vilhelm, notre chef?

MICHEL. C'est vrai.

FRITZ. Aussi n'ai-je que peu de confiance en Vilhelm.

HEINRICH. Oh! toi, tu n'as de confiance en personne.

FRITZ. Ai-je donc besoin de vous rappeler quel est le comte? Son immoralité ne vous est-elle pas connue? Ne savez-vous pas par quels chemins il est arrivé à la faveur du grand-duc? faveur conquise au prix des plus infâmes complaisances... Il n'est pas une seule des maîtresses du prince qui n'ait eu pour introducteur dans le lit royal l'abominable comte de Bucholtz.

HEINRICH. En effet.

FRITZ. On raconte de lui des infamies de toute espèce. Un jour, il y a bientôt dix huit ans de cela... il portait alors le nom... attendez donc... oui, le nom de Frédérick Graff... Il fait mettre dans tous les journaux... écoutez, messieurs! c'est

une histoire qui peint l'homme... une annonce qui promet 200 florins de rente à la femme qui le rendra père... Une pauvre servante, excitée par l'appât du gain, pressée par la misère, se présente et accepte le traité; mais une fois mère, la pauvre femme ne veut plus tenir le marché auquel l'indigence l'avait fait souscrire, repousse avec horreur la pension qui lui est offerte, et s'enfuit avec son enfant. Depuis cette époque...

MICHEL. Silence! M^{lle} Hartman!

Mina entre; on la salue.

MICHEL. Bonjour, mademoiselle Mina.

MINA, *froidement.* Bonjour, monsieur Michel.

Elle s'assied.

HEINRICH. Pauvre Michel! comme il est amoureux!...

SCHILLING. Ah! voici M. Vilhelm.

TOUS LES PERSONNAGES. Vilhelm!

Mouvement de la jeune fille, qui s'était assise, et se lève. — Entrée de Vilhelm. Tout le monde va au-devant lui.

SCÈNE II.

VILHELM, FRITZ, HEINRICH, MICHEL, SCHILLING, MINA, JEUNES GENS.

VILHELM, *autour duquel on se groupe.* Mes amis, mes frères, tout va bien! si le ciel nous seconde, le grand-duc n'a pas un jour à régner, et ce sera nous, peut-être, les étudiants et les ouvriers de cette petite ville, qui aurons donné le signal de l'indépendance de l'Allemagne. Il est sept heures du soir. Quittez cette taverne; sortez, mais sans confusion, sans tumulte. N'oubliez pas qu'à sept heures et demie nous devons nous retrouver tous ensemble et avec des armes sur la place du Marché-Neuf. Allez. *Amicitia et Germania.*

Tous répètent à voix basse: *Amicitia et Germania!*...

Puis ils s'éloignent lentement et sans bruit. — M^{me} Hartman est rentrée chez elle. Vilhelm va suivre ses amis.

MINA, *l'appelant.* Vilhelm!

VILHELM. Eh bien! que me veux-tu, Mina?

Mina et Vilhelm se parlent bas.

SCHILLING, *dans son coin, relisant des notes qu'il vient d'inscrire sur ses tablettes.* Sept heures et demie! le Marché-Neuf! *Amicitia et Germania!* (A un homme qu'il ren contre au fond du théâtre.) Ah! je craignais que tu ne fusses pas à ton poste.... Porte vite cela au comte de Bucholtz, en son hôtel. (Redescendant la scène et regardant

Mina et Vilhelm.) Ah! ah! la conversation paraît animée.

Il se replace dans le coin le plus obscur de la taverne, et n'en bouge plus pendant les deux scènes suivantes.

SCÈNE III.

VILHELM, MINA, SCHILLING, *caché.*

MINA. Vilhelm? où allez-vous? ne sortez pas.

VILHELM. Prenez garde, Mina, votre mère peut nous surprendre... et moi, j'ai des devoirs à remplir.

MINA. Autrefois, quand je vous disais : Prenez garde, Vilhelm, j'ai des devoirs à remplir, ma mère peut nous surprendre... alors, vous me répondiez... vous rappelez-vous, Vilhelm, ce que vous me répondiez alors?

VILHELM. Je n'ai pas le temps de vous entendre.

MINA. Ah! ce n'est pas là ce que vous me disiez, Vilhelm.

VILHELM. Mais autrefois, je n'étais pas à la tête d'un parti d'étudiants et d'hommes du peuple; j'étais libre, Mina, et je pouvais rester près de vous.

MINA. Ah! oui, vous m'aimiez autrefois.

VILHELM. Mais je t'aime encore, chère amie, je t'aime ardemment.

MINA. Eh bien! prouve-le-moi donc en restant ici. Il y aura ce soir du bruit dans la ville... ménage ta vie, ta vie qui est la mienne.

VILHELM. Il faut vous quitter, Mina.... mes compagnons m'attendent.

MINA. Et qu'ont-ils fait pour vous, monsieur? devez-vous les préférer à moi, qui vous ai tout sacrifié, ma vie, mon honneur même...

VILHELM. Imprudente! voici votre mère! Il s'échappe, et sort.

SCÈNE IV.

MINA, M^{me} HARTMAN, SCHILLING, *toujours caché.*

MADAME HARTMAN, à part, voyant sortir Vilhelm. Je ne m'étais donc pas trompée... (Haut.) Avec qui causais-tu là, ma fille?

MINA. Mais... avec M. Vilhelm, ma mère.

MADAME HARTMAN. Que te disait-il?

MINA. Rien... que le peuple est mécontent du prince, et que bientôt...

MADAME HARTMAN. Ah! il te disait cela?...

(À part.) Malheureuse enfant! elle a pleuré. (Haut.) Écoute-moi, Mina, tu sais l'amour que j'ai pour toi,

MINA. Oh! oui, je le sais,

MADAME HARTMAN. Eh bien! ma fille, j'ai résolu de t'en donner une nouvelle preuve : tu es jeune, belle; je t'ai fait donner une bonne éducation ; je veux te marier.

MINA. Me marier!... moi! mais je ne connais personne...

MADAME HARTMAN. Tu connais celui que je te destine... Il t'aime.

MINA, avec joie. Il m'aime! ah! mon Dieu! serait-ce?...

MADAME HARTMAN. C'est Michel, le jeune coutelier, notre voisin, qui était ici tout à l'heure.

MINA. Michel!... un ouvrier, ma mère!

MADAME HARTMAN. Cela t'étonne?

MINA. Jamais! jamais!

MADAME HARTMAN. Mina, est-ce bien vous que j'entends? vous, fille d'une femme qui tient auberge, un ouvrier honnête homme vous paraît indigne de vous? qui prétendez-vous donc épouser, malheureuse enfant?

MINA. Je... je ne veux pas me marier, ma mère.

MADAME HARTMAN. Mina.... sois confiante... parle-moi à cœur ouvert, je ne te gronderai pas : j'ai été jeune comme toi; comme à toi, l'on m'a dit de ces choses qu'on dit à toutes les femmes de ton âge... Je sais combien notre sexe est facile à tromper; toi surtout, Mina, si naïve, si bonne, tu ne peux pas soupçonner le mensonge... Un jeune homme nous voit, il nous fait mille promesses, mille sermens d'amour, de fidélité; et nous, faibles femmes, nous sommes assez crédules pour croire à ces promesses... Ma fille, je t'en supplie, mais regarde-moi... ce ne sont pas des reproches que je veux te faire... mais... mais réponds-moi donc : tu souffres, je le vois, tu es malheureuse.

MINA. Non, ma mère, non, au contraire, je suis heureuse, bien heureux, je l'assure.

MADAME HARTMAN. Répète-moi cela, ma fille, répète-le-moi, que tu es heureuse.

MINA. Je l'assure que je le suis, ma bonne mère... c'est plutôt toi qui souffres, qui as des peines que tu me caches : presque toujours je te vois triste.

MADAME HARTMAN. Oh! non, ma fille, non, je ne souffre pas, rien ne m'afflige. Comme toi, je suis heureuse, bien heureuse, mon enfant... (Elles se regardent pendant quelques minutes, puis se jettent dans les bras l'une de l'autre, et éclatent en sanglots. M^{me} Hartman reprend après un moment de silence.) Depuis combien de temps l'aimes-tu, ma fille?

MINA. Depuis deux mois, ma mère.

MADAME HARTMAN. Depuis que tu es sortie de pension ?

MINA. Oui.

MADAME HARTMAN. Mais... que pouvons-nous espérer de ce jeune homme ? Il voudrait t'épouser, que sa famille n'y consentirait pas... Mais lui, lui ! y songe-t-il, Mina ? te l'a-t-il dit ?

MINA. Il me l'a dit une fois, ma mère.

MADAME HARTMAN. Et depuis ?...

MINA. Depuis...

MADAME HARTMAN. Que t'a-t-il dit, lorsque tu lui as parlé mariage ?

MINA. Il m'a répondu... Ah ! ma mère !

Elle pleure.

MADAME HARTMAN. Achève...

MINA, se jetant à ses pieds. Il m'a répondu que j'étais sa maîtresse !

MADAME HARTMAN. Malheureuse ! que dis-tu ?

MINA, sanglotant. Oh ! oui, malheureuse ! malheureuse !

MADAME HARTMAN. Ma fille, quand une femme de votre âge est coupable, ce n'est pas aux pieds de sa mère qu'elle doit se jeter...

MINA. Où donc ?

MADAME HARTMAN. Sur son sein. (*Elle l'embrasse.*) Laisse-moi, ma fille, laisse-moi... maintenant j'ai besoin d'être seule.

Sortie de Mina.

SCÈNE V.

M^{me} HARTMAN, SCHILLING.

MADAME HARTMAN, marchant avec agitation. L'infâme ! il a déshonoré ma fille ! Quelle justice obtenir d'un pareil homme ? et comment réparer ce crime ?

SCHILLING, sortant de sa cachette, et se présentant à elle. N'est-ce que cela qui vous embarrasse ?

MADAME HARTMAN. Comment ?

SCHILLING. Ne vous donnez pas la peine d'être étonnée, ce serait trop long.

MADAME HARTMAN. Mais...

SCHILLING. J'étais ici, dans un coin ; je sais toutes vos affaires... dépêchons-nous. Vous êtes veuve ?

MADAME HARTMAN. Que vous importe ?

SCHILLING. Ah ! si vous ne répondez pas directement, cherchez qui marie votre fille avec Wilhelm ; je ne me mêle plus de rien.

MADAME HARTMAN. Vous pourriez...

SCHILLING. Ne perdons pas de temps, d'un moment à l'autre on peut nous interrompre... Vous êtes veuve ?

MADAME HARTMAN. Je le suis.

SCHILLING. Moi, je n'ai jamais eu de

femme... vous êtes riche, je suis pauvre... je vous aime, vous ne m'aimez pas...

MADAME HARTMAN. Où voulez-vous en venir ?

SCHILLING. A vous prouver que nous sommes dans les meilleures conditions du monde pour faire un bon ménage... que le ciel nous a formés l'un pour l'autre, que si vous m'aimiez autant que je vous aime, nous nous rendrions la vie insupportable ; que votre indifférence tempèrera la fureur de ma passion ; que votre fortune me fera hériter ma pauvreté, et qu'enfin le bonheur de votre Mina, unie par moi à son Wilhelm, répandra, même sur nos petites disputes conjugales, je ne sais quel air de paix et de félicité qui ne manquera pas d'un certain charme... qu'en dites-vous ?

MADAME HARTMAN. Que vous raillez d'une manière fort impertinente.

SCHILLING. On n'est railleur qu'avec les sots, et impertinent qu'avec les gens qu'on n'aime pas... Madame, vous voyez bien qu'auprès de vous je ne puis être ni l'un ni l'autre.

MADAME HARTMAN. C'est fort galant sans doute, mais aujourd'hui je n'ai pas le tems d'écouter vos extravagances. Terminons cet entretien qui me blesse... Que voulez-vous ?

SCHILLING. Je vous l'ai dit, vous épouser.

MADAME HARTMAN. Vous êtes fou.

SCHILLING. Je vous aime trop pour vous donner un démenti. Soit donc, je suis fou de vouloir sauver votre fille du déshonneur, de vouloir la marier à l'homme qui l'a séduite.

MADAME HARTMAN. Ah ! s'il est vrai que cela soit en votre pouvoir, ma vie entière est à vous.

SCHILLING. Je ne vous demande que votre main.

MADAME HARTMAN. Moi, votre femme !

SCHILLING. Tout-à-l'heure vous m'abandonniez votre existence.

MADAME HARTMAN. Mais sais-je seulement qui vous êtes ? et pourrez-vous me tenir votre promesse ?

SCHILLING. Je ne prétends à la récompense qu'après l'avoir méritée. Si Wilhelm n'épouse pas votre fille, vous restez libre ; s'il l'épouse, vous êtes à moi. Consentez-vous ?

MADAME HARTMAN, avec effort. Oui... si vous êtes un honnête homme.

SCHILLING. N'est-ce pas l'être que de forcer un séducteur à réparer son crime ?

MADAME HARTMAN. Mais comment ? par quel moyen ?

SCHILLING. C'est mon secret. Vous le connaîtrez aujourd'hui, si la conspiration échoue... (*à part*) comme j'en suis sûr. (*Haut.*) Je tiendrai ma parole... tenez la vôtre.

MADAME HARTMAN. O ma fille, que tu me coûtes cher!

Elle sort.

SCÈNE VI.

SCHILLING, *seul*, puis MICHEL.

SCHILLING, *seul*. Oui, la petite Mina sera sa femme; et moi, le docteur Schilling, qui n'ai jamais pu faire fortune, ni en servant les caprices, l'ambition d'un grand seigneur, ni en guérissant mes malades, j'espérerai propriétaire de cette auberge et beau-père de M. Vilhelm Cramer, président, jusqu'à nouvel ordre, de la société secrète de l'Union.... Ah! Michel le coutelier.... A merveille! voici déjà un auxiliaire.

MICHEL. Tout est perdu! le complot est découvert. On vient d'arrêter une vingtaine de nos amis.

SCHILLING. Est-il possible?

MICHEL. Ah! je suis désespéré.

SCHILLING. Et ce n'est pas tout, mon pauvre Michel... tu es un bon patriote, je le sais; mais, en même tems, tu es amoureux.

MICHEL. Qu'est-ce que cela vous fait?

SCHILLING. Arme-toi de courage... il faut renoncer à celle que tu aimes.

MICHEL. Sans doute, puisqu'elle ne veut pas de moi... puisqu'elle ne veut de personne.

SCHILLING. Personne... tu crois cela...

MICHEL. Eh bien! et vous, est-ce que vous croiriez le contraire?

SCHILLING. Je ne crois pas, je suis sûr...

MICHEL. De quoi?

SCHILLING. Qu'elle est la maîtresse...

MICHEL. La maîtresse.... Mina! de qui donc?

SCHILLING. De notre chef!

MICHEL. M. Vilhelm.

SCHILLING. A tout seigneur, tout honneur.

MICHEL. Non, ça ne se peut pas.

SCHILLING. C'est elle-même qui vient de l'avouer à sa mère.

MICHEL. Et moi, je lui obéissais aveuglément à cet homme... je m'étais dévoué à lui corps et âme... Ah! le misérable! l'infâme!

SCHILLING. Que feras-tu?

MICHEL. Je le tuerais.

SCHILLING. Ah! Michel... toi, un meurtrier! et pour quelle vengeance! De quoi est-il coupable envers toi? Mina n'était

point ta fiancée; elle te refusait pour époux.

MICHEL. C'est vrai.

SCHILLING. Tu n'avais sur elle aucun droit.

MICHEL. Aucun.

SCHILLING. Que peux-tu donc reprocher à Vilhelm? d'être aimé?

MICHEL. Non... mais d'avoir lâchement séduit, déshonoré cette jeune fille, lorsqu'un honnête homme lui offrait d'être son époux.

SCHILLING. Eh bien! il faut que loi, Vilhelm, répare ses torts en lui donnant sa main.

MICHEL. Lui! le neveu du comte de Bucholtz! une fille d'auberge!

SCHILLING. Il le faut; lui, qui met en avant de si beaux principes d'égalité, sera-t-il seul dispensé de s'y soumettre? Aucun de nous ne doit le souffrir, et toi moins que personne.

MICHEL. Vous avez raison, monsieur le docteur, je ne le souffrirai pas.

SCHILLING. A la bonne heure... Tous, nous nous réunirons pour le forcer à épouser celle qu'il a séduite...

MICHEL. Oui, tous.

SCHILLING. Et toi tout le premier, n'est-ce pas, Michel?

MICHEL. Sans doute... le premier.

SCHILLING. Tu te consoleras de ton amour, en pensant que par toi Mina a recouvré l'honneur, et tu forceras Vilhelm à être heureux malgré lui. Ce sera une noble vengeance!

MICHEL. Oui, monsieur le docteur, je vous remercie de m'avoir donné cette idée.

SCHILLING. Je compte sur toi... (*À part.*) Allons donc! première marionnette! En voici d'autres qui me viennent fort à propos: j'y vais les faire mouvoir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRITZ, HEINRICH, ÉTU-
DIANS, OUVRIERS, puis VILHELM.

FRITZ. On a perdu nos traces... nous voilà en sûreté... maudite conspiration!

VILHELM. Adieu le triomphe de notre cause et l'accomplissement de nos généreux projets! Mais qui donc a pu donner l'éveil à la police?

SCHILLING. Monsieur Vilhelm, si notre complot a manqué, si l'on a arrêté les plus braves de nos camarades, n'accusez personne de ce malheur, personne que vous.

VILHELM. Moi!

FRITZ et HEINRICH. Comment?

VILHELM. Qu'osez-vous dire?

... **scribling.** *Oui, vous: ennemi des nobles et des courtisans, à ce que vous dites, et chef librement élu de notre société, qu'avez-vous fait pour le succès de la cause que vous aviez embrassée? à quoi passiez-vous votre tems? à séduire une fille du peuple...*

VILHELM. Misérable!

scribling. Oh! vous ne me faites pas peur, mon général; car le peuple est pour moi, et c'est lui qui vous demande compte de votre conduite.

Fritz. C'est vrai; je l'avais toujours dit que cet homme était indigne de nous commander.

MICHEL. *Oui, monsieur Vilhelm, c'est la rage dans le cœur que je vous parle, moi... car je l'aimais cette femme que vous avez séduite... et je voulais être son époux; mais vous, le neveu, l'héritier du noble comte de Bucholtz, vous n'avez pas démenti votre origine... Il leur faut le déshonneur de nos filles pour passer le tems, à ces beaux messieurs les riches... Eh bien! mes amis, mes frères, écoutez-moi... il y a une heure encore, vous avez ri de mon amour, de ma sottise... Pourtant, j'ai confiance en vous, et je viens réclamer justice contre lui, lui, notre chef, mais en même tems notre égal... car il est fier de l'être... il nous le disait à chaque instant. Justice... réparation, non pour moi, mais pour elle... Il faut qu'elle soit sa femme.*

VILHELM. Ma femme!

scribling. Il la faut.

Tous. Oui, oui, il le faut.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} HARTMAN, MINA.

MICHEL. Ah! venez, venez, madame Hartman, et vous aussi, mademoiselle Mina... Oh! ne craignez rien, je ne veux plus vous parler de mon amour... j'y renonce pour jamais... car vous allez en épouser un autre, un autre que vous en avez jugé plus digne que moi.

MINA. Un autre!

MADAME HARTMAN. Que dit-il?

MINA. Ah! Vilhelm!

MICHEL. Oui, c'est lui qui sera votre époux.

MINA. Est-il bien vrai, mon ami?...

Elle s'approche de Vilhelm.

VILHELM. Arrêtez, Mina, on vous trompe. Cet hymen est impossible.

Tous. Impossible!

VILHELM. On veut me contraindre, me dicter des lois! Cette prétention insolente suffirait pour me faire triompher de tout mon

amour, et jamais j'en céderai à la violence.

MINA, *se jetant dans les bras de M^{me} Hartman.* Ma mère!

MADAME HARTMAN. Maintenant, grâce à vous, monsieur Michel, notre déshonneur est public.

scribling. C'est affreux, monsieur Vilhelm!

HEINRICH. Le voilà, cet homme à beaux sentimens.

Fritz. Qui parle sans cesse du bonheur du peuple et de l'égalité des hommes.

MICHEL. Écoutez-moi, monsieur Vilhelm. Il ne s'agit ici ni de contrainte ni de violence; mais il y a là une femme qui pleure, et à cause de vous, monsieur... Ses larmes ne vous font-elles rien, à vous? ne retombent-elles pas sur votre cœur?... Moi, je ne suis qu'un pauvre diable, un ouvrier, et lorsque vous êtes venu me parler de vos grands projets pour l'indépendance de l'Allemagne, je vous ai écouté avec transport, je me suis jeté à corps perdu dans votre conspiration; j'ai oublié pour elle mon travail, ma famille, ma petite fortune, tout... et mes amis que vous voyez en ont fait autant... Qu'est il résulté de nos efforts, de nos sacrifices? rien. Tout a manqué, tout est perdu... Demain, notre société sera dissoute... Que, du moins, elle ait produit une bonne chose, une seule... la réparation d'une grande faute; essuyez les larmes que vous faites répandre, que vos actions soient d'accord avec vos paroles, et, tout noble que vous soyez, prouvez, en rendant l'honneur à une fille du peuple, que vous étiez digne d'être le président d'une société populaire!... On ne vous y forcera pas, monsieur Vilhelm; mais... je vous en conjure.

VILHELM. Ta main, ta main, mon brave... Eh bien!... eh bien!... Mina, ne pleure plus... je suis prêt à te nommer ma... ép...

MINA et MADAME HARTMAN, avec joie. S...

scribling, *à part.* Enfin!

VILHELM. Mais je suis trop jeune pour disposer de moi sans l'aveu de ma famille... Jamais mon oncle ne consentira...

MICHEL. Votre oncle!... attendez... son hôtel est à deux cents pas d'ici! Qui veut me suivre?

Fritz. Moi!

Tous. Moi! moi!

MICHEL. Je vais le chercher, votre oncle; et, soyez tranquille, nous aurons son consentement.

VILHELM. Arrêtez.

scribling, *à part.* Suivons-les... car ils feraient quelque sottise.

MICHEL, à tous les jeunes gens qui se groupent autour de lui. En avant, à l'hôtel de Bucholtz.

TOUS. A l'hôtel! à l'hôtel!

Ils sortent.

SCÈNE IX.

M^{me} HARTMAN, MINA, VILHELM.

Moment de silence.

MINA. Eh bien! monsieur Vilhelm, vous ne me dites rien! vous détournez les yeux.

VILHELM. Laissez-moi, Mina, laissez-moi; je suis malheureux... plus que vous ne pourriez le croire.

MADAME HARTMAN. Et nous, monsieur Vilhelm!... notre sort à toutes deux vous paraît-il digne d'envie ou de pitié?

MINA. Ma mère, ne pleure donc pas.

VILHELM. Madame Hartman, voulez-vous quitter votre misérable auberge?

MADAME HARTMAN. Oui, monsieur Vilhelm, oui, pour ma fille... je quitte tout; je suis riche, j'achèterai un village, une baronnie, un château, tout ce que vous voudrez.. Est-ce bien cher, un château?

VILHELM, souriant. Pauvre femme!

MINA. Nous nous ferons nobles, n'est-ce pas, ma mère?

MADAME HARTMAN. Oui, ma chère fille, oui, monsieur Vilhelm, qu'est-ce que vous voulez de plus? Tout ce qu'il est possible de faire, nous le ferons. Nous sommes d'une bonne famille, famille de bourgeois; moi, des malheurs, de mauvais conseils m'avaient réduite toute jeune à la misère; mais mon travail a réparé tout cela, et maintenant...

VILHELM. Ne parlons plus de cela... je suis un insensé! que me fait la naissance, à moi, dévoué aux intérêts du pauvre, à moi qui, tout-à-l'heure encore, voulais prendre les armes contre la noblesse? Un instant, j'avais été la dupe de préjugés d'enfance que rien n'avait encore réveillés en moi; entre mon devoir et mes souvenirs aristocratiques j'ai pu hésiter.... sou que j'étais! mais à présent, je n'écoute plus que ma raison et mon cœur... Seulement, madame Hartman, un mot encore, rien qu'un mot: votre mari était-il de cette ville?

MADAME HARTMAN. Mon mari?...

VILHELM. Oui, M. Hartman.

MADAME HARTMAN. Le père de ma fille était... (Bas à Vilhelm.) Oh! je vous en prie, monsieur, je ne vous cacherai rien; mais ne me forcez pas à rougir devant elle; la pauvre enfant ne sait rien de tout

cela... (A Mina.) Ma fille, éloigne-toi un moment; je t'apprendrai plus tard...

MINA, à part. Que lui importe mon père, s'il m'aime? Lui demande-t-il, moi, quel est le sien?

VILHELM. Ce trouble... enfin, madame?

MADAME HARTMAN, bas. Enfin, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, le père de ma fille... je n'ai jamais été mariée.

VILHELM. Ah!... vous voyez bien, madame, que je ne puis être son époux. Adieu, Mina, adieu.

MINA, s'attachant à lui. Où allez-vous, Vilhelm?

VILHELM, l'embrassant avec douleur. Adieu pour toujours!

MADAME HARTMAN. Laissez-la, monsieur. Sa mère n'était qu'une femme perdue, et l'haleine d'une telle fille souille le visage d'un honnête homme tel que vous.

Vilhelm sort désespéré.

MINA. O ma mère! que lui as-tu dit, et qu'allons-nous devenir!

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, arrêtant Vilhelm au fond du théâtre. Eh bien! où vas-tu donc, Vilhelm? Voici ton oncle, le noble comte de Bucholtz.

VILHELM. Mon oncle.

LES DEUX FEMMES. Le comte de Bucholtz.

FRITZ. Oh! mon Dieu oui... c'est la seule victoire que nous ayons remportée aujourd'hui. Michel et ses ouvriers se sont emparés de lui... et le brave homme est persuadé que le peuple a réussi, qu'il est le maître de la ville... aussi est-il prêt à crier avec nous: vive le peuple! à bas la noblesse! vive la liberté!... il crierait tout ce qu'on voudrait. Ah! ah! ah! ah! (Riant.) Tiens, regarde plutôt... le voilà.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE DE BUCHOLTZ, SCHILLING, MICHEL, HEINRICH, ÉTUDIANS, OUVRIERS.

MICHEL. Venez, venez, monsieur le comte.

LE COMTE, pâle et tremblant. Oui, mes enfans, oui, je vous porte tous dans mon cœur.

SCHILLING. Honneur au comte de Bucholtz! Il a renié le prince et la cour! honneur au courageux champion des libertés publiques! (Bas.) Dites comme moi, monsieur le comte.

LE COMTE. Vive le peuple!

FRITZ. M^{me} Hartman! à boire! Il faut trinquer à la santé de notre nouvel ami!

LE COMTE, *acceptant un verre. De tout bon cœur.*

TOUS. Vive le comte de Bucholtz!

MADAME HARTMAN, *lui versant à boire et le regardant attentivement. J'avais cru reconnaître..... mais il y a tant de gens qui se ressemblent.*

Le comte fait semblant de boire, et jette le vin qu'il avait dans son verre.

FRTZ. Il paraît, monsieur le comte, que le vin du peuple ne vous plaît pas.

LECOMTE. Au contraire, le vin du peuple... je le porte dans mon cœur.

MICHEL. Et maintenant, monsieur de Bucholtz, il s'agit de signer avec le peuple le contrat de mariage de votre neveu.

LE COMTE. De mon neveu! le contrat... Ah! vous voilà, monsieur Vilhelm! vous vous mariez?

VILHELM. Non, mon oncle... on me tuera plutôt.

MICHEL. Oh! c'en est trop... après votre promesse..... vous refusez! eh bien! je ne vous prie plus maintenant... car j'ai votre parole... Elle sera votre femme, ou malheur, malheur à vous!

Il tire un poignard. Fritz et plusieurs autres l'imitent. Quelques-uns veulent frapper le comte de Bucholtz.

VILHELM. Frappez!

MINA, *se plaçant entre lui et Michel. Arrêtez! Ah! plutôt, que je sois toute ma vie malheureuse et déshonorée!*

LE COMTE, *tremblant. Si ce n'est pour toi, au moins que ce soit pour ton oncle... Mon cher Vilhelm, je t'en prie.*

SCHILLING, *bas à Vilhelm. Aurez-vous bien le courage de laisser tuer par votre faute un malheureux vieillard?*

LE COMTE, *toujours tremblant. Écoutez-moi, grand peuple, peuple immortel, je consens à ce mariage... et je dirai plus, je l'exige.*

TOUS. Vive le comte de Bucholtz!

VILHELM, *à demi-voix, à son oncle. Mais savez-vous bien de qui est celle que vous me donnez pour épouse?*

LE COMTE, *de même. Qu'importe? il s'agit de nous sauver l'un et l'autre, fais comme moi: accepte vite. (Haut.) Où est ma nièce?*

MICHEL. La voici.

LE COMTE. Elle est charmante! et tu peux refuser?... Qu'on les marie à l'instant même.

SCHILLING. Qu'on aille chercher un ministre.

MICHEL. En voici un là-bas qui dresse le contrat sur une table. C'est le peuple qui en dicte les clauses; et tous, nous le signerons comme témoins.

LA FOULE. Oui, tous, tous.

VILHELM, *bas à son neveu. Signe donc; nous trouverons un moyen d'annuler tout cela.*

VILHELM. L'annuler! jamais... Ce mariage, vous l'avez voulu, et je vous en remercie... car cette femme, je l'aime et je l'aimerai toujours... Un vain orgueil m'éloignait d'elle, et, je le sens, cet hymen que je repoussais fera le bonheur de ma vie. Mina; à toi! à toi pour toujours!

Vilhelm signe, ainsi que Mina.

LE COMTE, *à part. Pour toujours! nous verrons!*

MINA. O mon Vilhelm! ma mère, que je suis heureuse!

MADAME HARTMAN. Pauvre enfant! puisse ton bonheur être durable!

SCHILLING, *s'approchant d'elle et lui offrant la plume. À votre tour, madame Hartman. (Bas, en la conduisant.) Je serai votre époux.*

MADAME HARTMAN. Mon époux! (*À part.*) Ah, mon Dieu! je l'avais oublié...

Elle signe.—Musique.—Tout le monde signe.

LE COMTE, *à part. S'ils pouvaient m'oublier!...*

MICHEL. Il manque une signature..... la vôtre, monsieur le comte de Bucholtz.

LE COMTE. La mienne?... ah! oui, c'est juste, c'est juste... Je vais signer avec vous, avec vous tous, mes amis, mes bons amis... (*Criant de toute sa force.*) Vive le peuple! (*À part.*) Dans une heure, je vous ferai arrêter tous comme des coquins que vous êtes.

MICHEL, les OUVRIERS et les ÉTUDIANS, *les uns de bonne foi, les autres avec ironie. Vive le comte de Bucholtz!*

On boit, on trinque; la toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un selon chez Vilhelm. A la droite du public, la porte conduisant à son cabinet; à gauche, celle conduisant à un petit salon désigné dans l'acte sous le nom du petit salon vert.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINA, VILHELM.

Au lever du rideau, ils sont assis sur le devant de la scène, Mina à droite, Vilhelm à gauche, et se tournent le dos. Mina tient un livre, Vilhelm un journal. Après un instant de silence, Vilhelm semble prendre son parti, jette le journal et tourne la tête du côté de Mina.

VILHELM. Mina... voyez si elle daignera me répondre?... ou se retourner seule-

ment... Ah! quel caractère!.. Et je vous demande un peu d'où est venue cette querelle?... c'est qu'en vérité je ne m'en souviens plus.

Il se lève et marche vers elle.

MINA, à part avec joie. Ah! enfin!

VILHELM, s'appuyant avec amour sur le dos du fauteuil de Mina. Mina... ma petite femme?...

MINA, se retournant. Eh bien! monsieur?

VILHELM. Est-ce que tu vas me bouder comme cela pendant long-tems?

MINA. Vous le mériteriez bien.

VILHELM. Méchante.

MINA, se levant. Au contraire, je suis trop bonne... vous voyez, je vous tends la main, après tous vos torts.

VILHELM, lui baisant la main. Dis plutôt qu'après tous les tiens, c'est moi qui suis encore revenu le premier, comme l'autre jour.

MINA. Je n'avais pas tort.

VILHELM. Si fait.

MINA. Du tout.

VILHELM. Mais je t'assure, ma chère amie...

MINA. Mais je vous soutiens, monsieur...

VILHELM. Allons, tu vas recommencer...

MINA. Non, non, mon cher Wilhelm.

VILHELM. A la bonne heure! Nous sommes si heureux ensemble... je t'aime tant!..

MINA. Et moi.

VILHELM. Pourquoi nous faire du chagrin... sans motif?..

MINA. C'est vrai... c'est si vilain, une querelle.

VILHELM. Hum... vilain... d'abord... mais le raccommodement... ah! comme c'est joli!..

Il l'embrasse.

MINA. Finissez donc, monsieur.

VILHELM. Tu vois... c'est toujours toi qui te fâches la première.

MINA. Je ne suis pas fâchée.

VILHELM. Que disions-nous donc avant cette nouvelle brouille?

MINA. Je ne sais pas.

VILHELM. Ni moi... Ah! nous en étions, comme la dernière fois, sur le chapitre de nos dépenses.

MINA. Oui, la dernière fois... Avant-hier, après trois mois de ménage... nous nous sommes avisés de penser à l'avenir.

VILHELM. Au positif... Et ce sont ces misérables idées qui viennent glacer les illusions.

MINA. Ou le bonheur.

VILHELM. C'est la même chose. Je disais donc que, sans être riches, nous pouvons

nous passer de la protection et de la fortune de mon oncle.

MINA. Tu ne disais pas cela... tu semblais regretter au contraire de ne pas être tout-à-fait réconcilié avec lui... lui qui me hait, qui serait heureux, j'en suis sûre, de vous éloigner de moi, monsieur. Tu te laisses séduire par je ne sais quelle ambition, par la crainte de perdre un héritage... enfin, par le désir d'aller à la cour.

VILHELM. Eh! non, non; tu sais bien, ma bonne amie, que je n'ai pas tardé à repousser de pareilles idées; que, jusqu'à présent, j'ai refusé d'aller voir le comte de Bucholtz; que j'ai rejeté toutes les tentatives qu'il a faites pour me présenter au prince.... et tout cela, parce que je t'aime, vois-tu, parce que seule tu es mon bonheur, ma joie, mon ambition; parce que ce mariage, qui me semblait impossible d'abord, auquel j'ai été contraint même, je l'avoue... eh bien! aujourd'hui, ce mariage a réalisé plus que toutes mes espérances, tous mes rêves d'avenir; parce qu'enfin... je te l'ai dit... parce que je t'aime, Mina.

MINA. Oh! redis-moi ce mot... tu m'aimes, n'est-il pas vrai? tu m'aimeras toujours... O mon Wilhelm, que je suis heureuse!..

VILHELM. Et c'est pour cela, pour cela seul que je refuse d'aller à la cour, que je ne veux pas être ambitieux... Mina, indifférent pour tout le reste; je ne veux avoir qu'une pensée, une seule, notre amour... et si un seul instant j'ai pu désirer, regretter cette brillante fortune de mon oncle, c'est encore parce que je songeais à toi, parce que je me disais: Je pourrais l'entourer de tout l'éclat dont elle est digne.

MINA. Mon amie, j'aime mieux briller beaucoup moins, et être un peu plus heureuse.

VILHELM. Tu as raison... Et maintenant, n'est-ce pas, nous sommes bien d'accord: tu ne m'en veux plus?

MINA. Oh! non; seulement, je vais te faire une prière.

VILHELM. Un ordre... donne-le, j'obéis.

MINA. Tu as reçu hier un message?...

VILHELM. De mon oncle... oui... je vais y répondre...

MINA. Que...

VILHELM. Que je le remercie de nouveau...

MINA. Et du fond de l'ame...

VILHELM. D'avoir bien voulu penser à moi, pour me présenter ce soir à Son Altesse...

MINA. Mais...

VILHELM. Mais... que j'ai l'habitude de
souper tous les soirs...

MINA. En tête-à-tête.

VILHELM. Avec...

MINA. Votre...

VILHELM. Petite femme.

MINA. Mon ami!...

VILHELM. Ma chère Mina!...

Il l'embrasse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M^{me} HARTMAN.

MADAME HARTMAN, paraissant sur le seuil
de la porte. A merveille!

MINA. C'est toi, maman, bonjour.

MADAME HARTMAN. Chère enfant!... Bon-
jour, mon gendre.

VILHELM, réprimant un mouvement de mau-
vaise humeur. Bonjour, madame Hartman.

Même mouvement de la part de M^{me} Hartman.

MINA, bas à Vilhelm. Mon ami.... dis-
lui donc : ma mère. Tu sais que ce nom
de M^{me} Hartman la contrarie.

VILHELM. Mina, je te laisse avec ma-
dame... avec ta mère.... Je vais écrire à
mon oncle la réponse dont nous sommes
convenus... Au revoir, madame Hartm...
ma chère belle-mère... Mina... ma petite
femme... à bientôt! (Il sort par la droite.
Sur le seuil de la porte, il se retourne pour lui
envoyer un baiser.) A bientôt!

Il disparaît.

SCÈNE III.

MINA, M^{me} HARTMAN.

MINA. Tu vois, maman... aujourd'hui tu
ne te plaindras pas de lui... j'espère qu'il
est aimable!

MADAME HARTMAN. Oui, bien aimable!...
Oh! je sais qu'au fond c'est un brave et
honnête jeune homme; mais ce que je
n'aime pas, c'est...

MINA. C'est...

MADAME HARTMAN. Sa famille.

MINA. Il a rompu avec elle.

MADAME HARTMAN. Pour un tems.

MINA. Pour toujours.

MADAME HARTMAN. Tu crois?

MINA. J'en suis sûre.

MADAME HARTMAN. Dieu le veuille, mon
enfant, Dieu le veuille!

MINA. Tu ne sais donc pas! Il refuse en-
core d'aller à la cour. Voilà, voilà dans
ce moment ce qu'il écrit à son oncle. C'est
un grand sacrifice qu'il me fait, n'est-ce
pas? maman; car enfin, la cour, cela doit
être beau.

MADAME HARTMAN. On le dit.

MINA. Des salons magnifiques, de grands
seigneurs tout couverts d'or... et de rubans;
des femmes brillantes, belles... trop belles!..
C'est pour cela, maman, que je ne veux
pas qu'il aille à la cour.

MADAME HARTMAN. Enfant!

MINA. Quand je pense à cela, je suis bien
triste, bien malheureuse, et malgré moi
je crois... Oui, si j'y songeais souvent, je
finirais par devenir jalouse.... oh! très-
jalouse. Voilà deux fois déjà que Vilhelm
m'a surprise avec des larmes dans les
yeux... voilà deux fois que je l'ai affligé
avec ma mauvaise humeur et que nous
nous sommes brouillés ensemble; aujour-
d'hui encore.

MADAME HARTMAN. Vraiment?

MINA. Aussi, à son retour, je lui réserve
un dédommagement, une surprise.

MADAME HARTMAN. Ah! oui, je devine.

MINA. Il n'a pas pensé que c'est aujour-
d'hui l'anniversaire de sa naissance; mais,
moi, je n'oublie rien de ce qui le re-
garde... ce soir, je lui dirai tout... Il con-
naîtra mon secret... ce secret qui fait ma
joie et la tienne... Je lui dirai : mon ami,
mon cher Vilhelm...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOHANNA, annonçant,
puis SCHILLING.

JOHANNA. M. Schilling demande à parler
à madame.

MINA, souriant. Ah! ton adorateur, ma-
man.

MADAME HARTMAN. Ne plaisante donc
pas? Si tu étais obligée comme moi de sup-
porter la présence de cet homme...

MINA. Le voici.

SCHILLING, saluant. Mesdames... j'ai
l'honneur...

MINA. Monsieur... ce n'est pas à moi
que vous désiriez parler... J'ai d'ailleurs
à donner quelques ordres... je me retire...
Monsieur, je vous salue.

Elle entre dans le salon à la gauche du public.

JOHANNA. Eh bien! elle s'enferme en-
core dans ce boudoir.... je voudrais bien
savoir au juste quel secret..

Elle marche vers le salon comme pour regarder à
la serrure.

MADAME HARTMAN, se retournant. Que
faites-vous donc?

JOHANNA. Rien, rien, madame.

MADAME HARTMAN. C'est un vilain défaut
d'être curieuse... sortez.

JOHANNA. Oui, madame... (A part.) Avec

elle on ne peut rien savoir... c'est désagréable... je la déteste.

Elle sort.

SCÈNE V.

SCHILLING, M^{me} HARTMAN.

SCHILLING, à part, en regardant sortir M^{me}. Je ne lui plais pas.... mais en revanche (Regardant M^{me} Hartman.) je crois bien que je déplaïs à la mère. (Se rapprochant d'elle.) Madame, il y a long-temps que je n'avais eu le bonheur...

MADAME HARTMAN. De me voir... vous êtes trop bon, monsieur : huit jours au plus.

SCHILLING. Quinze grandes journées, madame.

MADAME HARTMAN. Vraiment !

SCHILLING. Tout avant. Il paraît, madame, que le temps vous a paru moins long qu'à moi.

MADAME HARTMAN. Et vous revenez sans doute me parler encore...

SCHILLING. Vous parler d'affaires, madame.

MADAME HARTMAN. Ah ! d'affaires !

SCHILLING. De mariage, si vous l'aimez mieux... mais entre nous, cela veut dire la même chose ; car, je n'irai plus, moi, à mon âge, avec ces cheveux qui grisonnent, cette figure qui n'a rien de celle de Werther, jeter le mot amour dans les entretiens que nous avons ensemble... Non, je disais bien : mariage, affaire, traité de commerce, projet d'association conçue, proposé par moi, accepté par vous... et peu m'importe que les clauses ne soient pas écrites ; j'ai votre parole ; pour moi, madame, cela vaut une lettre de change.

MADAME HARTMAN. Je vous ai déjà dit...

SCHILLING. Que vous demandiez du temps pour réfléchir, pour vous habituer à une pensée qui ne vous est pas agréable... soit : il n'est presque jamais agréable de payer ses dettes. Aussi, madame, loin de vous en vouloir, je vous ai donné du temps, sans hésiter, sans me plaindre, un trimestre complet... c'est raisonnable... oui... j'ai tenu ma parole en une heure, et je vous ai laissé trois mois pour remplir la vôtre. Vous voyez que je suis tout à la fois un débiteur scrupuleux et un honnête créancier.

MADAME HARTMAN. Eh bien ! monsieur, pour parler votre langage, quels étaient précisément les termes de notre traité de commerce ?

SCHILLING. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous l'avez oublié.

MADAME HARTMAN. Mais c'est vous peut-être qui manquez de mémoire.

SCHILLING. Moi, je n'oublie rien. Votre fille souffrait, et je vous ai dit : elle sera heureuse ; elle était perdue, déshonorée, et je vous ai dit : l'honneur lui sera rendu, elle épousera celui qui l'a séduite.... En effet, l'instant d'après elle était sa femme.

MADAME HARTMAN. Grâce à vous ?

SCHILLING. A qui donc ?

MADAME HARTMAN. Et Michel le coutelier ! et le peuple ?

SCHILLING. Le peuple ?... il pensait bien à cela, si je ne lui en eusse donné l'idée... le peuple ?... tout enivré du plaisir de briser des vitres, de renverser quelques équipages, et de se figurer qu'il allait être libre parce qu'il criait : vive la liberté !... Il songeait bien, ma foi, aux inquiétudes d'une mère et aux larmes d'une petite fille... le peuple... il a eu de l'enthousiasme pour vous, c'est vrai, mais parce que je l'ai dirigé, cet enthousiasme, comme je l'ai dirigé le lendemain d'un autre côté lorsque je lui ai fait crier, et de toute la force de ses poignets ; vive Son Altesse Royale !... et la veille, il commençait à se révolter contre Son Altesse Royale, le peuple !

MADAME HARTMAN. Je vous répète, monsieur, que vous avez oublié les termes précis de mon engagement avec vous.

SCHILLING. Parlez donc, madame, et que je sache lequel de vous deux a manqué de mémoire ou de bonne foi.

MADAME HARTMAN. Je vous ai dit : oui, monsieur, je vous épouserai si ma fille devient par vous la femme de M. Vilhelm, et... si vous êtes un honnête homme.

SCHILLING, furieux. Madame...

MADAME HARTMAN. Si vous êtes un honnête homme. Cette supposition, je pouvais la faire alors, et j'étais de bonne foi, car je ne vous connaissais pas.... Aujourd'hui je sais qui vous êtes, et si j'eusse encore conservé quelques doutes, vous venez de parler assez franchement, monsieur, pour que je sois sûre désormais de vous connaître bien.... Celui qui était tout à la fois, dans ce jour que vous me rappelez, avec le peuple et contre le peuple, celui qui se mêlait aux groupes pour les exciter à la révolte et les trahir après, celui qui ne voyait dans tout ce désordre, dans tout ce sang qu'on allait répandre de part et d'autre, que de l'or à gagner, celui-là, monsieur, est un infâme... Notre traité de commerce est nul, je suis libre de tout engagement envers vous, et sans manquer à ma parole, je puis vous dire : je ne serai pas votre femme, car vous n'êtes pas un honnête homme.

SCHILLING. Madame Hartman, songez-y.

bien, c'est la guerre que vous me déclarez.

MADAME HARTMAN. La guerre, soit ! mais une fois déclarée et acceptée... on ne demeure pas dans le camp ennemi...

SCHILLING. Une fois la guerre déclarée et acceptée, chacun sa manière de combattre... Je reste... oh ! je reste : madame, vous n'êtes pas ici chez vous.

MADAME HARTMAN. Je suis chez ma fille.

SCHILLING. Chez M. Vilhelm... et je prête ici son oncle, M. le comte de Buchholtz.

MADAME HARTMAN. Le comte...

SCHILLING. Lui-même. Je l'attends... je ne sortirai d'ici qu'avec lui, et jusque-là...
Il s'assied.

MADAME HARTMAN. Jusque-là?... Ah ! je ne vous comprends : vous n'avez pas oublié votre métier d'agent provocateur.

SCHILLING, se levant et réprimant un geste de colère. Bon ! j'allais encore me mettre en colère... Pauvre femme ! elle ne peut pas me chasser, c'est bien le moins qu'elle me dise des injures.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOHANNA, annonçant ; puis LE COMTE DE BUCHHOLTZ.

JOHANNA. M. le comte de Buchholtz.

MADAME HARTMAN, à Schilling. Ah !... c'est donc à moi de vous céder la place.

SCHILLING. Comme vous voudrez, madame.

Entrée du comte de Buchholtz. M^{me} Hartman s'arrête devant lui, le regarde avec attention, et sort lentement.

SCÈNE VII.

LE COMTE, SCHILLING.

LE COMTE. Voilà une femme bien mal apprise et bien impertinente... Qu'elle me regarde fixement, si ma figure lui fait plaisir à voir, je le conçois... mais sortir sans me faire la révérence, à moi qui, dans un mois peut-être, serai premier chambellan.

SCHILLING. Ah ! Votre Excellence me permettra-t-elle de lui présenter d'avance mes félicitations ?

LE COMTE. Je n'ose les recevoir encore, mon pauvre Schilling. Un obstacle insurmontable peut-être...

SCHILLING. Lequel ?

LE COMTE. Toujours le même.

SCHILLING. Votre neveu ?

LE COMTE. Pour que je sois chambellan, a dit Son Altesse, il faut absolument que ce mariage ridicule soit rompu : c'est l'ouvrage de la populace, et nous devons briser tout ce qu'elle a fait dans un jour de révolte.

SCHILLING. C'est juste. Eh bien ! monseigneur, nous y penserons.

LE COMTE. C'est qu'il y tient toujours à cette femme ; il en est amoureux.

SCHILLING. Plus que jamais, je le sais.

LE COMTE. C'est absurde... que diable ! tout le monde a ou peut avoir une maîtresse dans le peuple... ça m'est arrivé à moi-même... J'en ai eu plusieurs... j'en ai eu beaucoup, mais je ne les aimais presque pas... et je ne les épousais pas du tout.

SCHILLING. Vous avez porté le trouble et l'affliction dans plus d'une famille.

LE COMTE. Eh ! eh ! eh !... quand on est jeune, il faut bien se divertir. Mais, parlons raison, mon bon, mon cher docteur.

SCHILLING. Son Excellence a besoin de mes services ?

LE COMTE. Pour rompre ce mariage, tu proposes donc... Que proposes-tu ?

SCHILLING. Monseigneur, avant de m'engager dans une nouvelle intrigue plus importante, plus difficile que toutes les autres... car il est bien plus aisé de faire échouer une conspiration ou une émeute que de lutter contre l'amour profond d'un Allemand... et la ruse, l'adresse, toutes les ressources, tous les moyens de défense de deux femmes à la fois... je veux avoir ce que je gagne à tout le mal que je vais me donner pour Votre Excellence, et je prends mes sûretés.

LE COMTE. Avec moi ?...

SCHILLING. Avec Votre Excellence.

LE COMTE. Parle, que veux-tu ?

SCHILLING. La donation de votre terre de Walsstern.

LE COMTE. Tu es exigeant : une de mes propriétés les plus belles et les plus productives !

SCHILLING. C'est pour cela que je vous la demande. Du reste, ceci est à prendre ou à laisser. Je ne marchandais pas : voulez-vous être chambellan ?

LE COMTE. Eh bien ! si c'est à toi, bien à toi, entends-tu, que je dois la rupture de ce mariage, je te promets...

SCHILLING. C'est inutile monseigneur : tantôt, dans votre hôtel, vous me signerez votre promesse, et moi, la mienne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOHANNA.

Ils se trouvent un peu à l'écart, et causent sans faire d'abord attention à Johanna. Elle entre doucement comme pour ranger quelques meubles, et puis elle regarde autour d'elle, et marche vers la porte du salon où est entrée M^{lle}...

JOHANNA. Ils ne me regardent pas... si je pouvais....

Elle est près de la porte, et semble écouter avec attention.

LE COMTE, se retournant et apercevant Johanna. Que fait-elle donc ?

SCILLING. Tantôt M^{me} Hartman lui a reproché d'être curieuse... il faut croire qu'on a quelque secret à lui cacher.

LE COMTE. Ah ! ah !

SCILLING. Si elle le découvre, on pourrait en profiter.

LE COMTE. C'est juste.

Pendant ce temps, Johanna s'est retournée un moment ; elle a vu qu'on ne faisait pas attention à elle, et s'est mise à regarder au trou de la serrure. Schilling remonte la scène, et vient lui frapper sur l'épaule en lui disant à demi-voix :

SCILLING. Que voyez-vous donc là ?

JOHANNA, avec effroi. Ah ! monsieur... monseigneur, je suis perdue !...

SCILLING. Non, non pas, ma bonne madame Johanna, n'ayez pas peur.

JOHANNA. Si madame Vilhelm.. et surtout si madame Hartman vient à apprendre... on m'ôtera ma place, c'est sûr.

SCILLING. Du tout, vous la garderez... n'est-ce pas, monseigneur?... (Bas.) Il faut me soutenir, monsieur le comte.

LE COMTE. Certainement, certainement, vous la garderez.

JOHANNA. Ah ! Votre Excellence !... je vous en supplie, ne dites pas cela pour vous moquer de moi... Ma place... si je la perdis, je serais si malheureuse !... une si bonne place !... cinquante florins... et des maîtres... ah ! Dieu ! quels maîtres !... les maîtres et la place, la place et les maîtres, aussi bons l'une que les autres !

SCILLING. Encore une fois, Johanna, n'ayez pas peur... nous ne vous trahirons pas et vous resterez ici... il le faut, c'est indispensable, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

LE COMTE. Certainement, vous resterez, je le veux, je l'exige. (Bas.) Mais pourquoi cela ?

SCILLING. Seulement, vous gagnez cinquante florins...

JOHANNA. Tout autant.

SCILLING. Eh bien ! pour que vous continuiez d'être bien attachée, bien fidèle à vos maîtres et surtout de bien observer, dans leur intérêt, tout ce qui se passe chez eux ; enfin, de nous en rendre, toujours dans leur intérêt, un compte exact et circonstancié... comprenez-vous bien ?

JOHANNA. Je commence... mais... ce serait mal, peut-être, l'honneur... la conscience...

SCILLING. Ah oui, la conscience... c'est là que je voulais en venir. Pour que vous

fassiez tout cela, monseigneur vous donne le double de la somme que vous gagnez ici : cent florins !...

LE COMTE ET JOHANNA. Cent florins !

JOHANNA. Est-il possible ?

SCILLING. N'est-ce pas, monsieur le comte ?

LE COMTE, bas. Mais, cependant, il me semble...

SCILLING, bas. C'est nécessaire... vous m'en remercierez.

LE COMTE. Certainement, certainement... cent florins... c'est convenu.

JOHANNA. Et c'est dans l'intérêt de mes maîtres ?

SCILLING. Toujours. Comment donc ? si vous en doutiez, vous me seriez injure.

JOHANNA. Alors, j'observerai... je regarderai, j'écouterai...

SCILLING. Et vous parlerez ?

JOHANNA. Je m'y engage.

SCILLING. A la bonne heure !.. et d'abord... le mystère de cette porte... Où en êtes-vous ?

JOHANNA. Cette porte... ah ! par exemple, jusqu'à présent, je ne sais pas au juste ce que cela peut être. La seule chose dont je sois certaine... c'est que, depuis quinze jours à peu près, la porte est toujours fermée à clef et à double tour, ce qui n'arrivait jamais auparavant... et puis ma jeune maîtresse s'y renferme et y reste des heures entières... et pour cela, elle choisit toujours l'absence de son mari... Moi, qui ai le malheur d'être curieuse... ou si vous aimez mieux, qui ai la faiblesse de m'intéresser toujours à ce qui regarde mes maîtres, je me suis approchée plusieurs fois de cette porte, comme tout-à-l'heure... et j'ai vu...

LE COMTE ET SCILLING. Vous avez vu ?

JOHANNA. Rien. Madame n'était jamais du côté où je regardais, et plusieurs fois elle a parlé toute seule, et j'ai entendu...

LE COMTE ET SCILLING. Eh bien !...

JOHANNA. Pas grand'chose... Des mots sans suite ; mais des mots bien extraordinaires : il était question d'amour.

LE COMTE et SCILLING. D'amour !...

JOHANNA. De quelqu'un que madame attend avec impatience et dont elle s'occupe sans cesse...

SCILLING. Ah ! s'il était possible !

LE COMTE. Eh ! eh ! eh !... ces femmes du peuple... elles veulent faire comme les grandes dames.

SCILLING. Mais, parlez, achevez, Johanna.

JOHANNA. Enfin, je me rappelle positivement avoir entendu dire à madame...

SCHILLING. Silence ! là... quelqu'un...

JOHANNA. Monsieur Vilhelm.

SCHILLING. Monsieur le comte, restez avec lui... moi, je ne sais encore ce qu'il faut croire de tout ce bavardage de Johanna...

JOHANNA. Comment, moi, bavarde ?

LE COMTE. Certainement, certainement...

SCHILLING. Eh ! venez donc, vieille folle...
Il l'emmène.

SCÈNE IX.

LE COMTE, puis VILHELM.

LE COMTE. Le voilà... il rêve peut-être à la sottise qu'il a faite de se brouiller avec son oncle... Qui sait ? le moment est peut-être bon. Si je pouvais me passer de Schilling et faire l'économie de ma terre... Je n'ai pas encore signé... essayons.

VILHELM, à lui-même et sans voir le comte.

Non, je n'aurais pas cru qu'il fût si difficile de refuser une invitation... c'est qu'au fond de l'âme je regrette un peu cette soirée : elle sera brillante, et... non, non, pas de regrets : Mina est si bonne, si jolie ! ma foi, mon cher oncle, tant pis pour vous.

LE COMTE. Bien obligé, mon cher neveu.

VILHELM. Ah ! vous étiez là, monsieur le comte !

LE COMTE. Je venais en personne chercher votre réponse.

VILHELM. Mon oncle, je suis désespéré, mais...

LE COMTE. A merveille, encore un refus ! Je vous félicite, Vilhelm, de votre constance en amour et de cette soumission aveugle aux ordres, aux caprices d'une femme.

VILHELM. Monsieur le comte, ce n'est pas pour l'insulter, je pense, que vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite.

LE COMTE. Non, monsieur, mais vous ? pour lui plaire, à cette femme, ce refus dédaigneux de toutes mes bontés, de toutes les faveurs du prince... n'est-ce pas une insulte bien plus grave pour nous, pour Son Altesse qui mérite, je le suppose, un peu plus d'égards que...

VILHELM. Achevez donc, monsieur... que cette femme, alliez-vous dire encore. Cette femme est la mienne, cette femme est la nièce du comte de Bucholtz.

LE COMTE. Ma nièce ! vous verrez.

VILHELM. Et moi, moi son époux, qui l'aime, qui la respecte parce qu'elle est bonne et vertueuse... Je ne vais pas là où cette femme ne serait point reçue ; et sans insulter personne ; sans oublier ce que je

dois de reconnaissance à vous et à Son Altesse, je ne vais pas à la cour et je reste chez moi avec cette femme.

LE COMTE. Avec votre maîtresse.

VILHELM. Mon épouse.

LE COMTE. Peut-être.

VILHELM. Vous-même avez signé mon contrat de mariage.

LE COMTE. Je l'ai signé le poignard sur la gorge.

VILHELM. Vous étiez enthousiaste de cette belle action ; vous trouviez que je ne m'y décidais pas assez vite...

LE COMTE. Je le crois bien... Si vous aviez hésité une minute de plus, j'étais mort... et vous aussi.

VILHELM. Enfin, monsieur le comte, nous avons pris un engagement que rien ne peut détruire.

LE COMTE. Rien ?... mon neveu, quand le danger est là, on promet toujours ; quand il n'y est plus, on n'a rien promis.

VILHELM. Maximes de princes et de grands seigneurs ;... moi, je ne veux être rien... rien qu'un honnête homme, et je tiens toujours ma parole.

LE COMTE. Ah ! c'en est trop !... Son Altesse me l'a dit... nous ferons casser ce mariage.

VILHELM. Vous n'en avez ni le droit ni la puissance.

LE COMTE. Mariage nul, de toute nullité... Oui, monsieur, nous avons consulté, et nous le ferons déclarer par des hommes de loi.

VILHELM. Nul !... est-il possible ?

LE COMTE. C'est positif, monsieur. Je vous le répète, M^{lle} Mina est votre maîtresse et non pas votre femme.

VILHELM. Ma maîtresse ! monsieur le comte, je reviens dans un instant.

Fausse sortie.

LE COMTE. Où allez-vous ?

VILHELM. Chercher un notaire, un prêtre et deux témoins.

LE COMTE. Pourquoi faire ?

VILHELM. Pour me marier avec M^{lle} Mina.

LE COMTE. Hein ! plaît-il ?... comment ?... Vilhelm... mon neveu... moi ami... un instant, que diable, écoute-moi... (Il le ramène sur le devant de la scène.) Tu vas, tu t'emportes... moi aussi, je m'emporte... c'est vrai, j'ai eu tort. Voyons, parlons tranquillement... si c'est possible.

VILHELM. Je vous écoute.

LE COMTE. Oui, en effet... ton mariage est nul... en plaidant on obtiendra facilement cette déclaration... mais, est-ce moi, moi, ton oncle, qui t'aime, qui ai fondé sur toi les espérances de ma vieillesse...

mon bon Vilhelm, est-ce moi qui voudrais te contraindre, te faire de la peine?... Non, mais je te afflige sur toi, sur ton aveuglement.... sur ce funeste amour qui te fait manquer ton avenir auquel le mien est attaché...

VILHELM. Vous êtes trop bon, monsieur le comte.

LE COMTE. Du tout, ... je te le dis.... C'est pour moi.... pour moi seul.... parce que je veux être chamb.... non, parce que je ne puis être heureux sans toi... Dieux ! vois donc, mon pauvre Vilhelm, vois si il n'est pas pénible pour moi, le comte de Bucholtz, que mon neveu, mon seul héritier, n'ait pas encore été présenté à la cour... qu'il n'ait pas même un titre... une baronnie... un ruban.... un rien.... enfin quelque chose.

VILHELM. Mon oncle, je ne suis pas ambitieux.

LE COMTE. Hem!... tu n'es pas ambitieux.... c'est possible.... on dit toujours cela... Moi aussi je le disais, il y a bien long-tems.... je ne suis pas ambitieux... Pourtant, vois ce que je suis devenu, et toi, il y a trois mois, tu conspirais.

VILHELM. Eh bien ?

LE COMTE. Tu conspirais parce que tu étais pauvre, parce que tu n'avais rien et que tu voulais arriver à quelque chose.

VILHELM. Moi ! vous vous trompez, mon oncle.

LE COMTE. Eh bien ! moi, je me charge de ton avenir, je te rapproche des puissances ; et d'abord... ce soir... tu iras à la cour.

VILHELM. Je n'ai pas dit cela :

LE COMTE. Je viendrai te prendre... et j'en suis sûr, tu ne me refuseras pas.... Allons, allons, je n'écoute rien... tu viendras... il faut que tu viennes... mon ami, mon bon Vilhelm, mon fils... Adieu... non, non, au revoir. (*A part.*) Je crois bien que je tiens ma clef de chambellan.

Il sort.

SCÈNE X.

VILHELM, seul.

Mon oncle!.. monsieur le comte!.. il s'en va... il est loin... et il compte sur moi pour ce soir... Ambitieux ! moi?... que m'a-t-il dit?... et pourquoi cette idée me poursuit-elle malgré moi comme un reproche, comme un remords? Oui, là, là, dans ma tête... elle y reste, elle la brise... et je ne puis la chasser... Ambitieux!.. quoi! lorsque je prenais les armes pour les faibles contre les puissans... Je n'étais pas au fond de l'ame aussi pur, aussi désinté-

ressé que je le croyais, je voulais devenir quelque chose... et depuis qu'il est mort, ce parti de cet instant j'avais rêvé d'être le chef... je n'y pense plus... j'ai tout oublié... en trois mois... Ah! c'est que ces trois mois, en même tems qu'ils rendaient à mes yeux Mina plus séduisante, plus adorable que jamais, ont détruit mes autres affections, m'ont désillusionné sur tout le reste... La liberté! un mot exploité par quelques hommes qui la vendent après que d'autres sont morts pour la conquérir. La gloire! une trompeuse qui vous fait à l'instant même où vous croyez l'avoir fixée : aujourd'hui son favori, demain montré au doigt, comme un fou, un imbécille.... Et c'est pour cela, c'est à cause de toutes ces déceptions que je n'ai plus, que je ne veux plus avoir les mêmes pensées qu'autrefois... mais je ne suis pas plus ambitieux que je l'étais alors... Non, non, je n'irai pas à la cour ; je n'irai pas dans l'hôtel de mon oncle... et je me contenterai de ce modeste appartement... bien modeste!.. Ah! c'est cruel de s'imposer de pareilles privations... mais enfin... ici, avec Mina... l'amour, le bonheur... Quoi! je ne sais plus à quoi je pensais... ah! ma tête!.. Maudite parole de mon oncle!.. Ambitieux... depuis qu'il me l'a dit, ne me semble-t-il pas qu'en effet je le suis devenu?... Non, non, allons retrouver ma femme.

SCÈNE XI.

VILHELM, JOHANNA.

JOHANNA. Monsieur, une lettre pour vous.

VILHELM. Donnez, et laissez-moi.

JOHANNA. Qui, monsieur. (*A part.*) Pourtant, j'aurais été curieuse de...

VILHELM. Sortez donc.

Elle se retire.

SCÈNE XII.

VILHELM.

VILHELM. Je ne connais pas cette écriture... qu'est-ce donc? (*Il détache.*) Une lettre anonyme!.. (*Il parcourt la lettre, et s'écrit avec colère.*) Quelle horreur! une lettre d'infamie et de mensonge! « Une » personne qui s'intéresse à vous, à votre » honneur, croit devoir vous donner un » avis salutaire. Depuis un certain tems, » pourquoi celle que vous appelez votre » femme a-t-elle des secrets pour vous? » pourquoi la porte du petit salon vert » est-elle constamment fermée? » (*Il regarde à sa droite.*) En effet. « Pourquoi » madame, en votre absence, s'y enferme

« t-elle seule pour y passer des heures entières? A quel être mystérieux promet-elle, dès qu'il viendra, un amour éternel?... Enfin la clef de ce salon où est-elle? qu'est-elle devenue? Madame seule peut répondre à toutes ces questions... interrogez-la. » Un ami, un ami! ah! si je pouvais connaître le misérable auteur de cette lettre!... malheur! malheur à lui!... vouloir que je doute de l'amour, de la vertu de Mina!... ah! c'est affreux, c'est infâme! (*Ici, bruit d'une clef qui tourne dans une serrure. Il se retourne du côté du petit salon.*) Qu'entends-je? on ouvre cette porte... (*La nuit a commencé à venir pendant la fin du monologue. Mina entre en scène, un bougeoir à la main.*) Ciel!... c'est elle!... c'est Mina!... Ah! malgré moi... je tremble... Non, non, cela n'est pas, cela ne peut pas être.

SCÈNE XIII.

VILHELM, MINA.

MINA, descendant la scène sans le voir. Quel bonheur! j'ai gardé mon secret jusqu'à la fin... mais il me serait impossible de me taire plus long-tems avec lui. D'ailleurs, il sera si heureux quand il va tout apprendre!...

VILHELM. Que dit-elle?

Il se rapproche d'elle.

MINA. Dès que je le verrai, je vais lui montrer... mon ouvrage.

VILHELM. Son ouvrage.

MINA, montrant le salon. D'abord... là... ces deux cartons tous remplis... c'est moi qui ai fait tout cela... je n'ai plus qu'à terminer cette broderie... et cela ne sera pas long.

VILHELM. Cette broderie...

MINA, la cachant. Ah! méchant... vous m'avez fait peur, vous ne la verrez pas.

VILHELM. Je veux la voir... qu'en voulez-vous faire?... à qui la destinez-vous?

MINA. Mais, je suis trop franche pour vouloir vous tromper... pas à vous, monsieur.

VILHELM. A qui donc? parlez, répondez-vous?

MINA. A votre fils, peut-être.

VILHELM. Mon fils!...

MINA. Ou votre fille : on ne peut pas savoir...

VILHELM. Mina, il serait vrai?...

MINA. Oui, monsieur... oui... voilà mon secret... je suis mère. C'est gentil, n'est-ce pas, ce petit bonnet? ça lui ira bien.

VILHELM. Ah! pardon, pardon, Mina... des calomnies, une lettre affreuse, horrible, qui m'a été écrite... et j'ai pu te soupçonner un instant... Mère... un en-

fant... à moi! Qu'est-ce qui me disait donc tout-à-l'heure que j'étais ambitieux... quelle folie!... jamais, jamais! la voilà mon ambition... au diable les honneurs, les titres, les rubans!... Un titre, je suis père!... un ruban, ah! le plus glorieux, le plus brillant de tous ne vaudrait pas cette broderie, car elle me dit que je suis heureux, car elle me dit que je suis père!

MINA. Ah! mon ami!... si tu savais quel plaisir pour moi de m'enfermer dans ce salon... toute seule avec cette idée et d'avance d'avoir tout l'amour, toute la tendresse d'une mère... et de m'imaginer que je vois sa figure, à lui... sa petite figure qui est la tienne... et de lui dire comme à toi : je t'aime!... et de travailler... moi, tu sais, qui ne suis pas laborieuse, travailler avec courage, avec persévérance pour lui... pour notre enfant... Ah! c'est de la folie que ce bonheur-là, mais c'est une bonne folie, n'est-ce pas, Vilhelm? (*Elle lui tend la main, puis, lui reprenant le petit bonnet dont il s'est enparé.*) Prends donc garde, tu vas le chiffonner.

VILHELM. Oh! oui, dis-moi, Mina : comment l'appellerons-nous?

MINA. Tiens, c'est tout simple : Vilhelm.

VILHELM. Non : Mina.

MINA. Si c'est une fille, mon ami ; mais moi, je veux que ce soit un fils.

VILHELM. Tu veux, tu veux ; on ne te consultera pas.

MINA. Si fait... je suis sûre...

VILHELM. Non, moi j'ai un pressentiment.

MINA. Vilhelm, nous allons nous fâcher.

VILHELM. Non, non, je t'en prie, je t'en conjure... plus de querelles ; songes-y bien, tu n'as plus le droit de te mettre en colère, cela fait mal, la colère... et maintenant, ma petite femme, tu ne t'appartiens plus.

MINA. C'est vrai... je ne serai plus méchante.

VILHELM. Jamais.

MINA. Oh! non, jamais : j'aime trop mon enfant pour cela.

VILHELM, appelant. Johanna, Johanna!.. M^{me} Hartman?... non, non, pas ainsi, n'est-ce pas? Tu m'as grondé tantôt, et tu avais raison... Une mère, c'est sacré cela, et je ne veux plus l'appeler M^{me} Hartman.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M^{me} HARTMAN, JOHANNA.

VILHELM. Venez, venez, ma mère... ma bonne mère... ah! je suis si heureux! embrassez-moi!

MADAME HARTMAN, *les pressant tous deux sur son cœur.* Mon fils... mes enfans!...

JOHANNA, *à part.* Eh bien! nous avons bien réussi avec notre lettre anonyme. (*Regardant à la fenêtre.*) La voiture de M. le comte de Bucholtz.

MADAME HARTMAN, VILHELM, MINA. Le comte!

MADAME HARTMAN. Encore!

MINA. O mon Dieu!

VILHELM. Ne crains rien, ma petite femme, ne crains rien. Johanna, la table, vite, la table. Allez, allez, ne perdes pas une minute. Sortie de Johanna. Entrée du comte et de Schilling.

SCÈNE XV.

MINA, VILHELM, M^{me} HARTMAN, LE COMTE, SCHILLING.

LE COMTE. (*Il entre et trouve Vilhelm aux genoux de sa femme.*) Eh bien! Vilhelm, ma voiture vous attend, et vous avez oublié...

VILHELM. Non, monsieur le comte, bien décidément, je ne suis pas ambitieux, je ne veux pas l'être... Je reste ici. Je soupe en tête-à-tête avec elle, avec la mère de mon enfant.

LE COMTE, *bas à Schilling.* Son enfant!... malédiction!... Comme ces deux femmes sont triomphantes!

SCHILLING, *bas.* Patience, monseigneur... Il ya des enfans qui ont tant d'esprit naturel que quelquefois ils meurent en naissant.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JOHANNA.

JOHANNA. Monsieur, vous êtes servi.

VILHELM. Viens, ma chère Mina... mon oncle, on vous attend chez Son Altesse... Bonsoir, bonsoir, monsieur le comte.

Il se retire avec sa femme et M^{me} Hartman; puis arrivés au fond du théâtre, il se retourne pour saluer encore son oncle, qui reste stupéfait, ainsi que Schilling, sur le devant de la scène. La toile tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

L'hôtel du comte de Bucholtz. — Un appartement habité par Vilhelm et sa femme. — Sept ou huit mois après le 2^e acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} HARTMAN, JOHANNA.

Il est huit heures du matin.

Johanna est triste; elle pleure tout en époussetant

quelques meubles. M^{me} Hartman entre avec précaution.

JOHANNA, *apercevant M^{me} Hartman.* Allons, voilà M^{me} Hartman! Elle prend bien son temps pour venir!...

MADAME HARTMAN. Ma fille n'est pas encore levée, Johanna?

JOHANNA, *toujours dolente.* Ah! oui, levée!... Elle m'a mise dans un fier embarras, moi.... j'aimerais mieux être morte!...

MADAME HARTMAN, *à part.* Que veut-elle dire?... (*Haut.*) Est-elle seule! où est sa chambre?... (*À part.*) Car depuis qu'ils logent chez M. le comte, je suis comme une étrangère ici!...

JOHANNA. Madame n'est ni seule, ni dans sa chambre. Elle s'est enfaïe cette nuit. Quand je suis entrée tout-à-l'heure chez elle!...

MADAME HARTMAN, *effrayée.* Eh bien!...

JOHANNA. Eh bien! il n'y avait personne... vous ne l'avez pas vue, vous, par hasard?

MADAME HARTMAN. Non, mais elle sera sortie pour quelque emplette, peut-être!

JOHANNA. Seule?... l'hiver, avant huit heures du matin!... laissez donc!... (*Eclatant en sanglots.*) Je suis bien malheureuse!... voilà ma place perdue!...

MADAME HARTMAN, *avec inquiétude.* Ce que vous dites n'a pas de raison, Johanna; ma fille ne peut être loin... elle va rentrer d'une minute à l'autre... Mais, dites-moi... s'était-elle couchée inquiète?... Avait-elle eu, hier soir, quelque querelle avec M. Vilhelm?

JOHANNA. Une querelle! ah! madame, ils en ont quatre ou cinq par jour... et monsieur est bien malheureux de tout cela.

MADAME HARTMAN. C'est ce matin qu'elle a quitté sa chambre... il n'y a pas plus d'un quart d'heure?

JOHANNA. Ah bien! oui, voilà plus d'une heure que je suis debout, et que je cherche madame dans toute la maison...

MADAME HARTMAN. Cela n'est pas possible!... vous vous effrayez à tort... Où est mon gendre?... Je veux dire: où est M. Vilhelm?

JOHANNA. M. Vilhelm a passé la nuit au bal, chez son oncle... il ne sait rien encore... il ne va pas tarder à rentrer... (*Elle sanglote.*) Et moi, qu'est-ce que je dirai quand il me demandera où est madame?

MADAME HARTMAN. Mais encore une fois, vous extravaguez, Johanna; ma fille aura sans doute accompagné Vilhelm chez son oncle!...

JOHANNA. Si c'était vrai!... mais, non...

Tenez, voilà monsieur..... et il est tout seul.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, VILHELM, en costume de bal. Un domestique le suit.

VILHELM, à part. M^{me} Hartman! que vient-elle faire si matin?... (Il la salue froidement et se tourne vers Johanna.) Johanna!...

JOHANNA, troublée. Je... oui, monsieur... tout de suite...

Elle va pour sortir.

VILHELM. Eh bien! où allez-vous donc? (A M^{me} Hartman.) Pardon, madame, c'est que j'ai quelques ordres.... (A Johanna.) Dites à ma femme que je suis rentré, et que je lui souhaite le bonjour.

JOHANNA. Que vous lui souhaitez le bonjour... oui, monsieur, j'y vais bien vite...

VILHELM. Et vous ajouterez que je déjeunerai seul aujourd'hui. J'ai des affaires.

JOHANNA. Que monsieur déjeune seul aujourd'hui?... vous avez bien raison.....

VILHELM, avec impatience. Ah!... et que je ne veuve pas qu'on me dérange, je suis dans mon cabinet.

JOHANNA. Vous êtes dans votre cabinet? J'entends bien, monsieur...

VILHELM. Mais ne répétez donc pas tout ce que je dis? vous êtes insupportable.... Johanna, écoutez-moi.

JOHANNA. Je suis insupportable, c'est la vérité... monsieur...

VILHELM. Si le baron de Kroller vient me demander, je n'y suis pas.

Au nom du baron de Kroller, M^{me} Hartman fait un mouvement qui n'échappe pas à Vilhelm.

JOHANNA. Vous n'y êtes pas...

VILHELM, à mi-voix. Au contraire, j'y suis.

JOHANNA, haut. Vous y êtes... c'est bien, monsieur, je le lui dirai.

VILHELM, haut, avec signes à Johanna. Je vous répète que je ne veuve pas le recevoir, entendez donc une fois dans votre vie.... (Bas.) Je ne suis visible que pour mon oncle et le baron.

Il sort en saluant M^{me} Hartman, et son domestique le suit.

SCÈNE III.

M^{me} HARTMAN, JOHANNA.

JOHANNA. Si je me rappelle un mot de ce qu'il m'a dit!... J'étais si troublée!... Qu'est-ce qu'il m'a donc dit, madame?

MADAME HARTMAN, sans l'écouter, à elle-

même avec agitation. Il attend le baron de Kroller... le père de cette Judith, de cette femme que son oncle veut donner pour rivale à ma fille!... (Johanna voyant que M^{me} Hartman ne fait pas attention à elle, s'est éloignée. M^{me} Hartman continue, sans remarquer plus son départ que sa présence.) Ah! je crains quelque horrible malheur; mais où est-elle? qu'est-elle devenue?

SCÈNE IV.

M^{me} HARTMAN, MINA, déguisée et un masque à la main.

Mina paraît, et ne s'avance qu'avec précaution, puis s'approche de sa mère, elle s'échappe et se jette dans ses bras.

MINA. Oh! ma mère! ma bonne mère! qu'il y a long-temps que je ne t'avais vue!

MADAME HARTMAN. Ma fille! ma chère fille! mais d'où viens-tu? pourquoi ce déguisement, ce masque?...

MINA, avec agitation. Aide-moi d'abord à me débarrasser de ces vêtements qui me pèsent... Je te dirai tout. Tu vas tout savoir. (Regardant de tous côtés.) Personne ne m'a-t-il vue?

M^{me} Hartman l'aide à se débarrasser de son domino, qu'elle jette précipitamment dans une chambre donnant sur le théâtre.

MADAME HARTMAN, l'examinant avec tristesse. Pauvre enfant!... comme tu voilà pâle et souffrante!...

MINA. Est-il rentré?

MADAME HARTMAN. Qui? Vilhelm?

MINA. Oui.

MADAME HARTMAN. Il n'y a qu'un instant.

MINA. Je l'avais perdu de vue, à la fin du bal, en sortant, dans le tumulte... Il y avait tant de monde.

MADAME HARTMAN. Tu étais donc à ce bal?

MINA. Mais où voulais-tu que je fusse? Il y était, et aussi cette femme, Judith! Ah! ma mère!...

MADAME HARTMAN. Ma chère fille!!!

MINA. As-tu aimé, toi? as-tu aimé comme je l'aime, lui? Ah! ma mère, sais-tu ce que c'est que d'aimer?

MADAME HARTMAN. Tu m'effraies, ma fille!...

MINA. Je ne dors plus, je ne veille plus, je ne sais quelle est ma vie... On me dirait que je suis morte, je le croirais; on me dirait que j'existe, j'en douterais!... tout ce que je pense, tout ce que je fais, ma mère, c'est comme un rêve affreux... quelquefois ma tête est si brûlante que j'y porte

mes mains, et que je ne sens ni mes mains ni ma tête : tout cela brûle... Toute la nuit, au milieu de ce bal où il a dansé, j'étais folle... Je l'ai vu, je l'ai entendu, et il me semblait toujours que je ne voyais pas, que je n'entendais pas. Oh! si je l'ai entendu qui parlait à la fille du baron de Kroller. Durant toute cette nuit, où je les regardais tous deux sous mon masque, le croirais-tu? je n'ai pas pleuré, et pourtant il souriait à cette femme, à cette horrible femme... qui est belle, ma mère!... mais je dois avoir pleuré à ce bal... Je souffrais tant!... Il lui a pris la main une fois, et il l'a portée à ses lèvres... Alors il m'a passé dans le cœur une douleur que je ne pourrais te rendre... Je suis tombée; on me démasquait, quand des hommes sont accourus et ont dit que personne n'avait le droit d'ôter mon masque... J'étais si hors de ma raison que j'ai embrassé l'un de ces hommes... et puis-je ne me souviens plus... Je suis restée là devant lui, et il ne prenait pas garde à moi... Un moment, j'ai eu envie d'ouvrir la fenêtre et de m'y précipiter...

MADAME HARTMAN. Malheureuse!

MINA. Oui, ma mère, c'est cela qui m'a retenue... Mon enfant... je n'ai pas le droit de lui ôter la vie; aussi, ai-je continué de vivre, de vivre pour souffrir. Il y avait des instans où ma douleur était si grande, que je regrettais d'être bientôt mère; d'autres instans où cette idée qu'avant peu j'aurai un fils, me faisait supporter avec courage des douleurs telles, que la sueur ruisselait de tous mes membres.

MADAME HARTMAN. Mais qu'avais-tu donc, malheureuse enfant?

MINA. Mais, j'étais jalouse, ma mère!!!

MADAME HARTMAN. O ma pauvre fille!... Mais l'a-t-il donné lieu de le soupçonner? quelles preuves...

MINA, l'interrompant. Des preuves..... j'en ai mille de toute espèce, et de toutes les heures. Hier, il est allé chez le baron de Kroller, je le sais...

MADAME HARTMAN. Comment peux-tu le savoir?

MINA. Je l'ai suivi.

MADAME HARTMAN. Imprudente!

MINA. Tu me blâmes? Veux-tu que je le laisse aimer cette femme sans m'y opposer de toutes mes forces; que je supporte son indifférence sans me plaindre, que je sois jalouse sans le surveiller, que je sois mère sans lui faire comprendre qu'il ne peut pas m'abandonner comme une servante!...

MADAME HARTMAN. Il ne t'abandonne pas, ma fille; peut-être l'exagères-tu ses torts, et toi-même, par ta jalousie, par la défiance que tu lui montres, es-tu la seule cause de son refroidissement pour toi.... Descends dans ton aine, et vois si tu n'as rien à te reprocher.

MINA, sanglotant. Rien, ma mère, rien au monde. Depuis que nous habitons cette odieuse maison, où il est venu malgré moi, malgré toi-même, il a changé tout-à-fait; il n'y a rien de ma faute. Son oncle l'a mené à la cour; il a vu le prince, et il est revenu tout soucieux. Il ne m'a pas embrassée comme auparavant; il ne parlait plus que d'honneur, il avait l'air de me reprocher son mariage... Il disait que s'il ne m'avait pas épousée, il serait aujourd'hui riche et puissant.

MADAME HARTMAN. Ah!...

MINA. Je l'assure, ma mère, qu'il m'a dit cela!

MADAME HARTMAN. Mais enfin, ma pauvre enfant, que peux-tu craindre? n'es-tu pas son épouse?

MINA. Que m'importe, s'il ne m'aime plus!!! Oh! oui, dusses-tu m'en blâmer, je préférerais mille fois le titre infâme de maîtresse, mais avec son amour, au vain titre d'épouse avec son indifférence.

MADAME HARTMAN. Allons, allons, reprends un peu de courage... Ton mari est honnête homme... ne te laisse point abattre... Mais tu as besoin de repos... rentre dans ton appartement... Adieu, je viendrai te revoir dans la journée... repose un peu, cela te fera du bien... tu as besoin de sommeil.

MINA. Mais il ne dort pas, lui, ma mère!! où est-il? que fait-il?

MADAME HARTMAN. Il s'est jeté sur son lit; il repose... Adieu, aie confiance en ton mari... et si tu veux être heureuse, ne sois plus jalouse.

MINA. Oh! ma mère, tout mon bonheur est fini.

MADAME HARTMAN, à part. Fatal mariage!... Que n'ai-je écouté mes pressentimens! (*Apercevant le comte.*) Voici le comte... la figure de cet homme me fait mal à voir.

MINA, à sa mère qui sort. Eh bien! tu me quittes?... tu me laisses seule?...

MADAME HARTMAN, accourant. Chère enfant!...

Elles rentrent l'une et l'autre dans l'appartement de Mina. Le comte et Schilling les aperçoivent en entrant par le fond.

SCÈNE V.

LE COMTE, SCHILLING, puis JOHANNA.

SCHILLING, à Johanna qui entre après lui. Qu'est-ce que tu nous contais donc ? La voilà qui entre chez elle avec sa mère.

JOHANNA. Serait-il possible ! (Elle court à la chambre de Mina et écoute.) Oh ! oui, oui, c'est bien elle, je reconnais sa voix, mais cela n'empêche pas qu'elle a passé la nuit dehors.

LE COMTE. Chez sa mère, sans doute.

SCHILLING. Ou ailleurs.

JOHANNA. Ou ailleurs, c'est aussi ce que je pense.

LE COMTE. Il est bon que mon neveu le sache.

SCHILLING. Les circonstances vous sont favorables, monseigneur. Johanna, avertissez votre maître que M. le comte et moi nous l'attendons, et en même tems prévenez-le tout bas des événemens de cette nuit.

JOHANNA. Mais, s'il se met en colère contre moi ?

SCHILLING. Cela nous regarde.

LE COMTE, avec hauteur, voyant qu'elle hésite. Allez donc ; faites ce que l'on vous ordonne.

SCHILLING, bas à Johanna. Crains-tu de devenir riche ?

JOHANNA. Au contraire, je crains de perdre ma place. C'est que monsieur, quand il s'y met, il n'est pas trop bon tous les jours.

Elle sort.

SCÈNE VI.

LE COMTE, SCHILLING.

SCHILLING, au comte qui réfléchit d'un air soucieux. M. le comte paraît pensif.

LE COMTE. Je songe au baron de Kroller, à cette union projetée avec sa fille. J'ai peur que Vilhelm ne nous tienne pas encore sa parole.

SCHILLING. Ne vous a-t-il pas dit à vous-même qu'il est poussé à bout ? que son ménage est un enfer ? que la jalousie, les pleurs continuels de sa femme l'irritent chaque jour davantage ? qu'il est las de sa chaîne, et qu'il veut la rompre ?

LE COMTE. Sans doute, mais, au fond, il aime sa femme.

SCHILLING. Il la déteste.

LE COMTE. Par boutades.

SCHILLING. Comme il l'aime ; et si aujourd'hui le hasard veut qu'il ne soit pas dans sa boutade d'amour, nous l'emportons,

LE COMTE. Le hasard !... une belle sécurité que le hasard !...

SCHILLING. N'avez-vous pas vu comme moi, au bal, les regards enflammés qu'il jetait sur la belle Judith ? et ne s'est-il pas engagé à vous donner une réponse définitive ?

LE COMTE. Oui... la présence de Judith l'exaltait dans ce moment, et puis, celle de sa mère... cette excellente baronne ! une femme de beaucoup d'esprit, et qui tient à marier sa fille !... Elle a pris, je crois, un certain ascendant sur son gendre futur... mais à présent qu'il est loin d'elle, il est calme sans doute ?

SCHILLING. Calme ! et la confiance de Johanna... Tenez... (Lui montrant Vilhelm qui sort de son appartement avec toute l'apparence d'un homme accablé de douleur. Au comte.) Regardez-le... le coup est porté !...

LE COMTE. Sa tristesse n'annonce rien de bon : j'aimerais mieux le voir en colère.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, VILHELM.

VILHELM, d'une voix altérée. Ah !... bonjour, mon oncle !

SCHILLING. M. Vilhelm...

VILHELM. Docteur, je vous salue...

LE COMTE. Bonjour, mon ami ; mais tu m'as l'air chagrin, dis-moi donc... t'est-il arrivé quelque malheur ?

VILHELM. Johanna ne vous a-t-elle rien appris ?

LE COMTE. Oui, ta femme, sans doute... mais tu devais t'y attendre...

VILHELM. Écoutez, mon oncle : ce matin le bal touchait à sa fin, et la pitié pour Mina rentrait dans mon ame, à mesure que s'affaiblissait mon fol enivrement pour la fille du baron de Kroller. Je vous avais promis une réponse définitive : cette réponse, je vous le proteste, était une rupture entre M^{lle} de Kroller et moi ! J'étais décidé à souffrir plutôt toute ma vie, que d'abandonner jamais la mère de mon enfant... ma malheureuse femme. Car vous avez beau dire, elle l'est en dépit de toutes vos lois barbares... mais si Mina m'a trompé, si de sa bouche, et je n'en croirai que sa bouche, qui ne sait pas mentir, j'entends l'aveu de sa honte et de la mienne... alors, mon oncle, alors, je suis à vous. Mon mariage est rompu et j'épouse Judith. Voilà ma décision, et elle est irrévocable. Maintenant permettez que j'interroge ma femme.

LE COMTE. Et où faut-il que j'attende ta réponse ?

VILHELM. Là... dans mon cabinet... Elle est chez elle ?

SCHILLING. Oui. (*A part.*) L'imbécille ! il s' imagine que les femmes avouent ces choses-là.

Le comte et Schilling entrent dans le cabinet de Vilhelm.

SCÈNE VIII.

VILHELM, *seul.*

VILHELM. Me tromper !.... elle que j'ai aimée.... que j'ai prise dans une taverne pour l'élever jusqu'à moi... L'infâme !.... Pourquoi m'a-t-elle trahie ? Par vengeance peut-être... Je l'abandonne, je la rends malheureuse, dit-elle ? Mais qui d'elle ou de moi est donc le plus malheureux ici ? Me laisse-t-elle une minute de repos ?.... Si je sors, il faut qu'elle sache où je vais ; si je rentre, d'où je viens, et cela, sans relâche... sans raison. Ne se souciant de rien, ni de l'amour que j'ai pour elle, ni de la haine qu'elle me met dans le cœur... Car j'ai fini par la haïr, tant elle m'a persécuté long-temps de ses larmes et de ses cris !... Je ne puis supporter cette affreuse existence.... Tous les combats que je me suis livré pour rester calme à ses emportemens, tous ces combats m'épuisent, et ma patience est à bout. Parce qu'elle me voit faible, parce que je fais les querelles auxquelles elle me provoque, parce qu'elle m'a vu pleurer le jour où elle m'a dit : Je suis mère !.... elle abuse audacieusement de mes larmes, elle insulte à ma faiblesse jusqu'à me flétrir dans son honneur, jusqu'à me couvrir de sa honte ! Mieux, j'ai pu tout vous pardonner, mais ce dernier outrage, vous le paierez de votre vie si vous ne m'aimez plus, et d'une séparation éternelle si vous m'aimez encore..... (*Il frappe à la porte de la chambre de Mina.*) Ouvrez, madame, ouvrez ! c'est moi.

SCÈNE IX.

VILHELM, M^{me} HARTMAN.

Pendant cette scène, Schilling entr'ouvre de temps en temps la porte du cabinet de Vilhelm, et écoute.

MADAME HARTMAN, *sortant de la chambre de sa fille.* Qui frappe ainsi ?

VILHELM. Moi, madame ; ne suis-je pas maître chez moi ?

MADAME HARTMAN. Cet appartement est à ma fille, monsieur, et ma fille est malade... Elle souffre, une chute qu'elle a faite...

VILHELM. Une chute !... et quand donc,

si elle n'a pas quitté son appartement hier soir ?

MADAME HARTMAN. Mais, une chute dans sa chambre, monsieur.

VILHELM. Ah ! dans sa chambre !... Madame Hartman, je veux parler à votre fille, et cela, tout de suite, sans témoins. Faites-moi l'honneur de vous retirer...

MADAME HARTMAN. Monsieur Vilhelm, dans l'agitation où je vous vois, vous me permettez...

VILHELM. Rien, madame ; je vous répète que je veux être seul avec ma femme.

MADAME HARTMAN. Au nom du ciel, monsieur, ne lui parlez pas en ce moment !... Elle est malade, et dans son état, la moindre émotion peut la tuer... Elle a plus besoin de secours que de colère... Si je vous voyais calme, monsieur Vilhelm, calme comme je vous ai vu quelquefois, à la bonne heure... votre présence loin de lui être nuisible, pourrait lui être agréable, heureuse... mais aujourd'hui !

VILHELM. *Il veut entrer, M^{me} Hartman s'y oppose.* Ah çà, madame, savez-vous où vous êtes ?

MADAME HARTMAN. Chez ma fille, monsieur.

VILHELM. Chez le mari de votre fille, madame, de votre fille qui m'a trompé, qui m'a déshonoré !...

MINA, *paraissant.* Vous êtes bien lâche de le croire, et bien infâme de le dire à ma mère !... (*A M^{me} Hartman.*) Laissez-nous, je t'en prie !...

A force d'instances, M^{me} Hartman se décide à sortir.

MADAME HARTMAN, *sortant.* Je sors, ma fille, mais si tu as besoin de moi, appelle, et, je t'entendrai !... (*En se retournant, après avoir dit cet adieu à sa fille, elle aperçoit le comte de Bucholtz et Schilling qui avaient entr'ouvert la porte du cabinet, et la referment précipitamment en la voyant.*) Encore ce comte de Bucholtz ! Quel est leur projet !... le comte !... Ah ! si mes soupçons étaient fondés... Je lui parlerais, et peut-être aurait-il pitié de moi et de ma fille !...

VILHELM, *avec impatience.* Eh bien ! madame !...

MADAME HARTMAN. Adieu, adieu, mon enfant !...

Elle sort.

SCÈNE X.

MINA, VILHELM

VILHELM, *à part.* Comme elle est pâle !... (*A Mina.*) Vous souffrez, Mina ?...

MINA. Oui, monsieur, beaucoup...

Moment de silence.

VILHELM. Vous avez fait une chute, à ce que m'a dit votre mère?...

MINA. Oui, monsieur...

VILHELM. *avec un commencement d'agitation.* Ah! c'est donc vrai?...

MINA. Pourquoi ne le serait-ce pas?

VILHELM. *se contraignant.* Je ne sais, mais... une chute dans votre chambre...

MINA. Et qui vous fait croire que ce soit dans ma chambre!...

VILHELM. Parce que je ne suppose pas que ce puisse être ailleurs!

MINA. Vous pensez donc que je ne sors jamais?

VILHELM. Le jour, sans doute; mais la nuit.

MINA. Quand le jour on est gardée à vue par des valets, monsieur, pourquoi ne prendrait-on pas un peu de liberté la nuit?

VILHELM. Vous évitez de répondre directement.

MINA. Moi... non... faites-moi des demandes précises, et je vous ferai des réponses directes; vous verrez...

VILHELM. Eh bien! madame, eh bien! êtes-vous sortie cette nuit?... Ah! vous hésitez... vous tremblez, madame!... vous êtes donc sortie?...

MINA. *avec effort.* Je tremble, monsieur... parce que je souffre... que j'ai la fièvre...

VILHELM. *avec fureur.* Vous êtes sortie, malheureuse! où êtes-vous allée?...

MINA. *le regardant, à part.* Ah! il est jaloux!... il m'aime encore...

VILHELM. Vous plaira-t-il de me répondre?...

MINA. *essayant de se lever.* Vilhelm, mon ami... je vous dirai tout... et vous me pardonnerez parce que vous comprenez ces douleurs-là; mais par pitié, aidez-moi à regagner mon appartement, j'ai des vertiges affreux, je n'en puis plus!...

VILHELM. *la forçant de s'asseoir.* Où êtes-vous allée cette nuit, je vous demande!...

MINA. Au bal!...

VILHELM. Au bal!... où?

MINA. Ici, chez votre oncle...

VILHELM. Poussiez-vous mentir, Mina!...

MINA. Je ne mentirais pas, au risque de vous perdre: oui, j'étais à ce bal, en domino, perdue dans la foule des masques.

VILHELM. Et vous n'avez vu?

MINA. Je vous ai vu baiser la main d'une femme, et je suis tombée...

VILHELM. Ah! c'était vous?... mais quel démon vous poussait!...

MINA. La jalousie!...

VILHELM. Quel est donc votre dessein; et que prétendez-vous, madame?

MINA. Je prétends... je prétends que vous n'épousiez pas la fille du baron de Kroller, monsieur, car on veut rompre notre hymen... je le sais... Croyez-vous que je l'ignore? mais j'ai des droits, monsieur Vilhelm, des droits sacrés, que vous respecterez en dépit de votre oncle, qui rougit de m'avoir pour nièce... en dépit de ce lâche docteur qui veut se venger sur moi de l'indifférence de ma mère, et en dépit de vous-même, monsieur, qui, repoussant mon amour que vous recherchiez autrefois, ne m'avez jamais pardonné la honte de ma naissance, ni la honte plus grande d'avoir été votre maîtresse.... Qu'ils viennent donc ceux qui veulent me séparer de vous, me laisser veuve de vous vivant, me laisser sans mari quoique mère, qu'ils viennent ceux-là, je les braverai dans leur infamie... Je suis votre femme, entendez-vous? et je resterai votre femme.

VILHELM. Votre raison s'égare, madame, revenez à vous... Personne ne songe à rompre un mariage aussi heureux que le nôtre.

MINA. Personne!... et vous tout le premier.

VILHELM. Moi!... Si vous disiez vrai, madame, je n'aurais besoin ni de prétexte, ni d'aide... car vous n'êtes pas relativement à moi ce que vous croyez être...

MINA. *avec épouvante.* Et que suis-je donc? mais non, vous voulez m'effrayer, Vilhelm.

VILHELM. Je veux seulement vous éclairer sur vos droits et vous prouver que je n'aurais besoin de personne pour me délivrer d'un mariage qui est nul, madame.

MINA. Mon mariage est nul!... (*Avec une sourire forcé.*) Et depuis quand?...

VILHELM. Ne riez pas, il le fut dès les premiers jours: toutes les formalités voulues par la loi n'ont pas été remplies, et si je vous l'ai caché, c'était pour ne point irriter votre caractère déjà trop facile à l'emportement... Vous n'êtes pas ma femme!...

MINA. Je ne suis pas votre femme; mais Vilhelm, vous ne me supposez pas assez folle pour vous croire? Ne nous sommes-nous pas mariés?... Le ministre Grudner n'a-t-il pas béni notre union... bien malheureux, du reste?...

VILHELM. Oui, Mina, bien malheureux... et tout ce que j'ai souffert par vous, sachez-m'en gré: car je l'ai souffert

librement... Aux accès de votre effroncée jalousie, je pouvais vous quitter et ne jamais vous revoir... je n'étais pas lié envers vous... et vous le dirai-je ? je ne vous aime plus.

MINA. Ah ! Vilhelm, que vous êtes cruel !... vous ne m'aimez plus !... Mais si vous m'aimez, car sans cela... Écoutez, Vilhelm, vous me brisez le cœur, vous me rendez folle... puisque vous ne m'aimez plus... Mais cela est-il bien vrai ?

VILHELM. J'aurais voulu vous le taire ; mais cela est vrai.

MINA. Alors, Vilhelm, je ne dois plus me taire non plus, et je vous rendrai confiance pour confiance, franchise pour franchise... La main sur le cœur, je vous le déclare : depuis cette nuit, depuis que je vous ai vu parler et sourire à cette femme, l'amour que je vous portais s'est changé en poison dans mon âme... J'ignore ce que j'éprouve, mais vous regarder me fait mal, vous entendre m'est odieux. Je vous hais, et mon plus grand bonheur serait de vous quitter.

VILHELM. Poussiez-vous être de bonne foi dans ce moment ! car entre nous, il n'y a plus de repos à espérer... d'ailleurs, je vous le répète, notre mariage est nul...

Schilling et le comte entr'ouvrent de nouveau la porte pour écouler.

MINA. Ce n'est pas possible, monsieur Vilhelm !... nul ! et mon enfant !...

VILHELM. C'est là le seul lien qui m'attache encore à vous !

MINA. Dieu m'est témoin que c'est là le seul lien aussi qui m'attache à vous, monsieur !... Mais si je puis renoncer à être votre femme, ai-je le droit de priver mon enfant d'un père ?...

VILHELM, apercevant son oncle et Schilling. Taisez-vous, taisez-vous ! on nous écoute !...

MINA, le suivant. Ne me quittez pas, Vilhelm, ne me quittez pas ! restez, restez !...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, SCHILLING.

MINA, à Vilhelm. Ils étaient cachés là... (A part.) Ah ! mon Dieu ! dans quel but ? je tremble... Peut-être vont-ils profiter de ce que j'ai dit pour rompre mon mariage... (Haut.) Mais, Vilhelm, je vous aime... (Au comte.) Monsieur le comte, je vous en supplie ! c'est mon époux, je l'aime, je n'aime que lui !... c'était la colère qui me faisait parler... Vilhelm, Vilhelm, mon ami, pardonne-moi !...

(Au comte, avec empressement.) Monsieur le comte, c'est le père de mon enfant... il est à moi !... ne l'emmenez pas ! Vilhelm, mon cher Vilhelm ! je ne serai plus jalouse, je te le jure !... je ne serai plus jalouse !

SCHILLING, bas au comte. Elle va l'emporter.

LE COMTE, bas. J'en ai pour,

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JOHANNA, donnant une lettre à Vilhelm.

MINA, jetant les yeux sur la suscription de la lettre. Une écriture de femme !...

VILHELM. Vous ne serez plus jalouse ; disiez-vous...

MINA, après avoir fait un geste pour prendre la lettre, elle retire sa main. Non, j'ai confiance en vous, Vilhelm... lisez : vos secrets ne sont pas les miens.

VILHELM. C'est vraiment heureux qu'il me soit permis de lire. (Il décrochète le billet, et lit. Mina se rapproche peu à peu. Wilhelm, bas à son oncle.) Ah ! c'est de la baronne de Krollher...

LE COMTE, bas. Celle qui sera bientôt ta belle-mère.

VILHELM, lisant bas. « Vous n'êtes pas » galant, monsieur, et, pour que ma fille » vous pardonne, il faut qu'elle attribue » votre indécision, votre éternel silence à de » bien grandes préoccupations... Je viens » encore de plaider votre cause auprès » d'elle, auprès de mon époux ; mais bien- » tôt ma voix ne sera plus entendue.... » venez donc, monsieur, venez... ou vous » attend... c'est à vous seul désormais qu'il » appartient de défendre votre cause.

» Judith, baronne de Krollher. »

MINA, qui est parvenue à lire la signature, Judith !... ah ! elle vous écrit, cette femme !

Elle veut lui arracher la lettre.

VILHELM. Devant tout le monde, devant une domestique... ah ! madame.

MINA. Sans doute, j'ai tort ; mais pourquoi ne m'expliquez-vous pas ?...

VILHELM. Je n'expliquerai rien, madame.

MINA. Mais répondez donc !... Judith ! Judith !... cette lettre est d'une femme, et elle est signée Judith, monsieur !...

VILHELM, à son oncle. Vous le voyez, c'est un enfer : il m'est impossible d'y tenir.

LE COMTE. Que répondrez-vous à la baronne de Krollher ?

VILHELM. Je vais avec vous lui porter ma réponse.

MINA. Ah! mon Dieu!!!

VILHELM, à *Johanna*, lui montrant *Mina* qui s'attache à lui. Empêchez-la de me suivre.

Le comte et Vilhelm ouvrent la porte du fond. On voit M^{me} Hartman qui veut entrer.

LE COMTE, à M^{me} Hartman. Que voulez-vous, madame?

MADAME HARTMAN. Défendre ma fille, monsieur.

LE COMTE, à des valets. Qu'on chasse cette femme.

VILHELM. Mon oncle... ah!... (*Aux domestiques.*) Je vous défends de porter la main sur elle...

MADAME HARTMAN. C'est trop de générosité, monsieur Vilhelm.... Quand vous faites pleurer la fille, vous pouvez bien laisser frapper la mère. Ma fille, ma fille! méfie-toi d'eux tous!

Elle sort.

MINA, tombant à genoux. Ma mère!... ah! je me meurs!

VILHELM, voyant *Mina* évanouie, sonne et appelle : *Johanna! Johanna!... Docteur!*

Schilling, qui jusque-là était resté en observation au fond du théâtre, s'approche de *Mina*, lui prend la main et lui tâte le pouls. Des femmes sont entrées, et aident *Johanna* à secourir leur maîtresse.

SCHILLING, à lui-même. Cette agitation... cette fièvre... (*Bas au comte.*) Emmenez M. Vilhelm.

LE COMTE, à Vilhelm. Allons.

VILHELM. Je vous suis.

SCÈNE XIII.

MINA, SCHILLING, JOHANNA,
PLUSIEURS FEMMES.

MINA, revenant à elle, et reconnaissant Schilling, pousse un grand cri : Ah! laissez-moi, laissez-moi... je veux être seule.... vous voulez me faire mourir.

Elle rentre dans sa chambre, toutes ses femmes la suivent.

SCÈNE XIV.

SCHILLING, seul; puis JOHANNA.

SCHILLING. Enfin, ils sont tous éloignés... seul je reste... (*Il ferme la porte du fond. Puis redescendant la scène.*) Bientôt, elle sera mère... Cet enfant, désormais le seul obstacle à nos projets, cet enfant, le comte l'a voulu, il vivra, mais pour nous, pour nous seuls, et Vilhelm ignorera toujours qu'il existe.

JOHANNA, rentrant avec agitation. Venez, venez, monsieur le docteur... ah! j'ai cru qu'elle allait expirer dans nos bras.

SCHILLING. *Johanna*, voici l'instant peut-être de gagner votre fortune.

JOHANNA. Ah! mon Dieu! je tremble... Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un crime toujours... car je ne le ferais pas pour tout l'or du monde.

SCHILLING. Un crime!... ah! ça, mais pour qui me prenez-vous donc? Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui assassine? une pension... pour vous... et puis vous disparaîtrez avec ce malheureux enfant... Ce qu'on exige de vous, c'est le silence!

On frappe à la porte du fond.

LA VOIX DE MADAME HARTMAN. *Mina*, ma fille!... ouvre, ouvre-moi!...

JOHANNA. M^{me} Hartman!

De nouveaux coups se font entendre à la porte du fond, mais plus rudes et plus précipités que les premiers.

SCHILLING. Comment diable est-elle rentrée dans l'hôtel?...

VILHELM, en dehors. N'y a-t-il dans cette chambre personne pour ouvrir?

JOHANNA et SCHILLING. M. Vilhelm!

SCHILLING. Il ne manquait plus que sa présence... (*Poussant Johanna.*) Allons, entrez, conduisez-moi.

Il quitte avec elle le salon, et entre dans l'appartement de *Mina*, dont il referme la porte sur lui.

SCÈNE XV.

VILHELM, M^{me} HARTMAN.

VILHELM, introduisant M^{me} Hartman. Je vous demande pardon, madame, de vous avoir laissée si long-tems à la porte; mais moi-même, vous l'avez vu, je ne pouvais entrer; je ne me souvenais plus que j'avais sur moi une clef de cet appartement.

Il tient une clef.

MADAME HARTMAN, à part. Schilling n'est pas là... je m'étais trompée sans doute... j'ai la tête si malade!... Monsieur Vilhelm, vous avez dû être surpris de me trouver au bas de l'escalier, pleurant, courant comme un folle... mais, je vous l'avoue... je tremblais pour ma fille... je l'ai vue tellement souffrante... Ah! monsieur, combien elle est à plaindre!...

VILHELM. Et pensez-vous, madame, que je ne le sois pas, moi, qui ai tant à souffrir d'être à toute heure, à toute minute du jour...

MADAME HARTMAN. Mais, si elle n'était plus jalouse, et elle ne le sera plus, je vous en réponds... elle me l'a promis... eh bien! vous l'aideriez encore, n'est-il pas vrai?... Allons, monsieur Vilhelm, allons, vous êtes ému; tenez, je vois des larmes dans

vos yeux... quand on pleure, on pardonne... vous lui pardonnez, n'est-ce pas ?

VILHELM. Madame Hartman, je me suis conduit jusqu'à cette heure en honnête homme... Je ne mentirai pas à cette comédie, quelque raison que j'aie pour le faire, quels que soient les chagrins que j'éprouve ici, et le bonheur que je pourrais espérer avec une autre épouse. Mais ne vous y trompez pas; ceci n'est pas affection pour la mère, mais amour pour l'enfant qu'elle porte.... cet enfant est le seul obstacle à notre divorce. Je viens de le dire à la baronne de Kroller, je le lui ai dit à elle-même, et c'est aussi tout ce que j'avais à vous dire... Madame, je vous salue.

Il marche vers le fond du théâtre. Rentrée du comte de Bucholtz.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

MADAME HARTMAN, à elle-même, sans voir le comte qui la regarde et cause au fond avec Vilhelm. Mais mon Dieu, s'ils se doutaient, s'ils savaient tous qui est ma fille, ils l'aimeraient, ils la rendraient heureuse, car leur mépris pour sa naissance est peut-être pour beaucoup dans tout cela... (Apercevant le comte de Bucholtz et courant à lui.) Ah! monsieur le comte!... non, monsieur Frédéric Graff, c'est à vous, à vous seul...

LE COMTE. Frédéric Graff! comment? d'où savez-vous que je m'appelle ainsi?

MADAME HARTMAN, à part. C'est lui! les gens de l'hôtel ne n'avaient pas trompée. (Haut.) Il faut que je vous parle.

LE COMTE, avec inquiétude. A quel sujet?

MADAME HARTMAN. Au sujet de ma fille, de votre nièce.

LE COMTE. Ma nièce!... elle n'est pas ma nièce, et je la renie... une fille d'auberge!...

MADAME HARTMAN, avec dignité. Cette fille d'auberge, monsieur le comte, est la femme de votre neveu, et l'enfant de...

LE COMTE. Que m'importe? (A part.) Frédéric Graff!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, SCHILLING, puis JOHANNA.

SCHILLING. Monsieur Vilhelm!

JOHANNA. Ah! mon Dieu! quel malheur!

VILHELM. Eh bien! que se passe-t-il donc?

MADAME HARTMAN. Ma fille, je veux, je veux la voir!...

SCHILLING. N'entrez pas, madame, ni vous non plus, monsieur Vilhelm, vous ne seriez qu'ajouter à sa douleur!...

VILHELM. Expliquez-vous!

MADAME HARTMAN. Parlez!

SCHILLING, à Vilhelm. Une fille vous était née, mais elle est morte!...

VILHELM, avec désespoir. Morte!

MADAME HARTMAN. O malheureuse enfant!...

Elle marche vers la chambre de sa fille.

SCHILLING, de l'autre côté, au comte. J'ai réussi.

LE COMTE, bas. Tais-toi, tais-toi!

Ces derniers mots, prononcés à demi-voix, ont fait retourner M^{me} Hartman à l'instant où elle allait disparaître.

MADAME HARTMAN. Que disent-ils?

LE COMTE, affectant le plus grand sang-froid, à Mme Hartman. Vous disiez donc que votre fille était l'enfant...

MADAME HARTMAN. D'un assassin!... (A Vilhelm, qui est anéanti sur un fauteuil.) Monsieur Vilhelm, venez, venez, par pitié!

LE COMTE, bas à Vilhelm. Ne cède pas.

VILHELM, bas. Ah! mon oncle, dans cet instant... laissez-moi.

LE COMTE, à Schilling. Avant un mois, Mina ne sera plus sa femme.

VIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Six ans après.

Un parc. A la droite du public, au premier plan, l'entrée de la maison habitée par Johanna. A gauche, un pan de muraille, au milieu duquel une petite grille surmontée d'une croix noire. Au fond l'entrée du parc, et à l'extérieur une petite colline.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE seul. (Il est beaucoup plus cassé qu'aux autres actes. Il entre par la droite pour parler à la cantonnade.) Taisez-vous, Johanna, taisez-vous! quand je parle, je ne veux pas qu'on me réplique; qu'on me fasse mettre en colère; c'est une faute, c'est une très-grande faute que la colère...et puis, après déjeuner, cela fait mal. (Avançant en scène) Remettons-nous et allons dans cette enceinte faire ma station accoutumée... (Il montre la grille surmontée d'une croix noire.) Cette enceinte!... pauvre docteur Schilling, voilà donc ta dernière demeure!... C'était bien la peine de te donner tant de mal pour être quelque chose, d'employer tous les moyens, de ne ménager aucune intrigue pour arriver à la fortune... le jour même où tu devenais propriétaire, où tu

emmenais dans une chaise de poste est enfant que l'on croyait mort, et qu'il nous était si utile de faire disparaître... Ah! j'en tremble encore, quand j'y pense... écrasé, foulé aux pieds de tes chevaux... et tu n'as eu pour toute propriété qu'une toise de ce terrain pour lequel tu venais de commettre un crime... O justice divine! aussi, moi, pour éviter un pareil sort, je me suis jeté dans les bras de ce Dieu qui avait frappé mon complice... tous les jours je suis venu lui adresser mes prières... là... sur la tombe du docteur... et sans doute... il m'a écouté favorablement... Depuis ce tems je ne regrette plus les grandeurs, les vanités de ce monde... je ne m'inquiète jamais de ce qui se passe autour de moi ou loin de moi... et je suis devenu le plus tranquille et le plus heureux de tous les hommes... excepté quand on me met en colère...

Il marche lentement vers la grille. — Ici on voit Mme Hartman et Mina très-pauvrement vêtues, descendre la colline au fond du théâtre, puis elles disparaissent un instant dans la coulisse.

LE COMTE, en s'éloignant. O mon Dieu! je te remercie de tous les bienfaits que tu m'envoies!... tu m'avais donné une vie un peu orageuse, mais tu me dédommages dans ma vieillesse.

Il disparaît. Entrée de Mme Hartman et de Mina.

SCÈNE II.

MINA, M^{me} HARTMAN.

MINA. Oui, ma mère, oui, c'est ici!... personne... entrons.

MADAME HARTMAN. Ma pauvre Mina... tu l'as voulu, et je t'ai suivie, et je te suivrai, ma fille, quelque part que tu veuilles me conduire; mais quel est ton dessein?

MINA. Le sais-je! est-ce moi qui ai eu cette idée de revoir le séjour qui fut témoin de mon bonheur, pour le rencontrer peut-être, lui, par qui j'ai tant souffert?... Non, vous le savez bien, ma mère... la veille du jour où il devait épouser ma rivale... j'ai quitté ma patrie... et je suis partie pour la France; vous étiez avec moi, vous avez partagé toutes mes peines; ainsi que moi, vous commencez à subir les horreurs de la pauvreté, puisque ce fatal mariage vous avait fait abandonner votre auberge, notre unique fortune.

MADAME HARTMAN. Ah! c'est de là que datent tous nos malheurs.

MINA. Mais, il y a quelques jours, de retour, après six ans d'absence, ignorant ce qui s'est passé pendant tout ce tems, je reçois une lettre de Johanna; elle me parle de consolation, d'espérance... ce n'est pas

tout... elle veut me voir... elle me supplie de venir visiter ce parc... Là, dit-elle, il lui sera possible, à elle que j'ai rendue si heureuse autrefois, de me prouver sa reconnaissance.

MADAME HARTMAN. Que veut-elle dire? MINA. Je l'ignore; mais une pensée, moi seule, ma mère, m'a guidée jusqu'ici... je ne l'ai pas dit à Johanna, mais je me suis rappelé une parole qui lui est échappée, il y a bien long-tems... oui, à cette époque où ils m'ont rendu tellement malheureuse, que je venais de donner à ma fille la mort presque en même tems que l'existence... je pleurais... et elle pleurait aussi, Johanna! Dites-moi, je vous en supplie, m'écriai-je, dites-moi où ils ont enseveli mon enfant... Elle hésita... elle semblait ne vouloir pas me répondre... on lui avait défendu sans doute de m'accorder cette dernière consolation... j'insistai, elle parla enfin; elle désigna en tremblant et à voix basse cette terre... la terre de Walsein... et puis, j'oubliai cela... malheureuse que j'étais, j'oubliai tout... car j'étais folle... aujourd'hui, mes souvenirs me reviennent... J'éviterai la présence de Vilhelm, de son oncle... jamais... jamais je ne veux les revoir; mais je ne partirai pas... non, je ne partirai pas sans avoir dit adieu à la tombe de ma pauvre fille.

MADAME HARTMAN. Et moi aussi, j'ai mon projet, que déjà je voulais accomplir... le jour même de cette séparation; mais je ne sais quelle fausse honte m'a retenu... et puis... j'avais encore un reste d'opulence à partager avec toi... tu voulais absolument fuir l'Allemagne... je t'ai suivie... Maintenant... nous avons épuisé nos dernières ressources... il le faut... je n'hésiterai plus... et je l'espère, je réussirai.

MINA. Comment?... que veux-tu faire?

MADAME HARTMAN. Attends! quelqu'un!

MINA. Johanna!

MADAME HARTMAN. Je te laisse... et je vais tenter une épreuve qui m'est bien pénible... mais pour toi, ma fille, j'aurai du courage... Espérance!... espérance!...

Elle sort. Johanna entre d'un autre côté.

SCÈNE III.

MINA, JOHANNA.

MINA. Venez, venez, Johanna,

JOHANNA. Ah! vous voilà, madame... ma bonne maîtresse... Je commençais à ne plus espérer... attendez...

Elle regarde autour d'elle.

MINA. Oh! oui, vous avez raison, il ne faut pas qu'il nous surprenne, lui!

JOHANNA, à part. Que lui dire pour la retenir ici et faire qu'elle se rencontre avec M. Vilhelm?

MINA. Que dites-vous donc ?

JOHANNA. Rien... Je vais chercher quelqu'un que sans doute vous aurez plaisir à voir.

MINA. Quelqu'un, lui, sans doute?... oh! non, je ne veux pas, je ne veux pas.

JOHANNA. Ce n'est pas lui.

MINA. Johanna... une seule chose, une seule et je pars... vous en souvenez-vous? vous me l'avez dit: ici dans ce parc, la tombe de ma fille... où est-elle?... où est-elle? il faut que je la voie.

JOHANNA. Ah! mon Dieu, madame, la tombe de votre fille... mais pourquoi de pareilles idées?

MINA. Au nom du ciel!... répondez-moi... mais parlez, parlez donc!

JOHANNA. C'est que... si M. le comte venait à entrer.

MINA. Eh bien! je ne le crains plus cet homme! me faire du mal n'est plus en sa puissance... et d'ailleurs, je ne suis plus redoutable pour lui... il ne vous en voudrait pas, Johanna... ma bonne Johanna... vous m'avez aimée autrefois... vous avez pleuré avec moi... Eh bien! n'hésitez pas, par grâce, par pitié! ou ne peut pas refuser à une pauvre mère qui pleure de lui montrer la tombe de son enfant.

JOHANNA. Mon Dieu! mon Dieu! que lui dire?

MINA. Eh bien!

JOHANNA. Eh bien! madame... puisque vous l'exigez...

MINA. Ah! ma chère Johanna!

JOHANNA. Eh bien! c'est...

MINA. C'est...

JOHANNA, montrant la grille. Là!

MINA. Ah! je cours.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CAROLINE, accourant.

CAROLINE. Johanna! Johanna, si tu savais!... quel bonheur!

Le son de sa voix fait retourner Mina, qui allait disparaître.

JOHANNA. Ah! la voici... viens, viens donc, mon enfant... Regardez, madame? regardez donc comme elle est jolie!

MINA. En effet.

CAROLINE. Tu ne sais pas?... j'ai vu bon ami!... loin, bien loin... il vient! nous allons le voir.

MINA. Cette enfant... Johanna... qu'est-ce donc que cette enfant?

JOHANNA. Une orpheline.

MINA. Ah! une orpheline... si jeune et privée de sa mère... pauvre petite!... Dis-moi, comment t'appelles-tu?

CAROLINE. Caroline.

JOHANNA. Embrassez-la donc, madame. (Hésitation de Mina.) Allons, embrassez-la. (A part.) Elle restera.

MINA, à Johanna après avoir embrassé la petite fille. Quel âge a-t-elle?

JOHANNA. Quel âge? cinq ans.

CAROLINE. Non... j'en ai six.

MINA. Six ans!

JOHANNA. Cinq ou six, nous ne savons pas au juste.

MINA. Et dis-moi, Caroline, quelle est cette personne dont tu parlais tout-à-l'heure que tu as vu venir, loin, bien loin?

CAROLINE. Eh bien! c'est bon ami... c'est Vilhelm.

MINA. Vilhelm!

CAROLINE. Est-ce que tu le connais? il est bien gentil, va, et je l'aime bien!....

MINA, à elle-même, sa figure a repris un air sombre. Vilhelm!... et je tendais les bras à cette enfant.... c'est sa fille peut-être....

JOHANNA, bas. On le dit; mais je ne le crois pas...

MINA. Sa fille! et celle d'une rivale!... Ah! grand Dieu!

CAROLINE. Eh bien! tu ne me dis plus rien.

MINA, allant s'asseoir. Va-t-en, va-t-en! laisse-moi, laisse-moi!

CAROLINE. Ah! tu n'es plus gentille, toi, et je le dirai à bon ami.

JOHANNA. M. Vilhelm! déjà! J'aurais mieux aimé!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, VILHELM.

CAROLINE. Bonjour, bon ami!

Vilhelm l'embrasse.

MINA. Ciel! c'est lui!...

Elle veut sortir.

CAROLINE, la retenant. Eh bien! ne t'en va pas, n'aie donc pas peur, je ne lui dirai rien.

VILHELM, la regardant. Ces traits!... Est-il possible!

MINA. Vous avez peine à me reconnaître, n'est-ce pas?

JOHANNA. Monsieur... je puis vous assurer qu'il n'y a pas de ma faute.

VILHELM, regardant toujours Mina. C'est bon!... emmenez cette enfant.

CAROLINE. Comme tu la regardes!... est-ce que tu vas la gronder... Ah! bon

ami, faut pas être méchant. Adieu ! (*A Mina.*) Adieu , toi !...

Elle sort, emmenée par Johanna.

SCÈNE VI.

MINA, VILHELM.

VILHELM. J'étais loin de m'attendre , madame...

MINA. A me revoir, monsieur ? Ne craignez rien... je ne tarderai pas à vous délivrer de ma présence.

VILHELM. Me délivrer... Ce mot est dur, madame, et vous ne pouvez croire que j'aie une telle pensée.

MINA. Ne l'aviez-vous pas, lorsque vous avez fait déclarer que notre mariage était nul, que j'avais été votre maîtresse, et non point votre femme ?

VILHELM. Cette rupture, vous-même ne la demandiez-vous pas tous les jours ?

MINA. Oui monsieur, depuis que votre fille était morte, malheureux l'un par l'autre, aucun lien ne devait plus nous unir : et, je l'avoue, c'est sans regret que j'ai cessé d'être votre femme.

VILHELM. Pourquoi donc vous retrouvée-je aujourd'hui dans ces lieux où vous ne pouviez manquer de me revoir ?... Est-ce pour renouveler les chagrins que votre caractère nous a causés à tous les deux ?

MINA. Mon caractère ? Dites le vôtre, monsieur.

VILHELM. Enfin, madame, vous ne m'avez pas répondu... quel motif...

MINA. Quel motif ? (*A part.*) Il ne le comprendrait pas, lui... car depuis longtemps il ne m'aime plus !

VILHELM. Eh bien ?

MINA. Ma mère avait à parler à Johanna, je l'ai accompagnée... Je l'attends... et toutes les deux nous allons de nouveau quitter l'Allemagne, mais cette fois pour n'y point revenir.

VILHELM. Quitter l'Allemagne... écoutez-moi, madame, au moment de nous séparer à tout jamais... plus de reproches ni de colère... Je n'examine plus si vous êtes des torts envers moi ; je conviendrai, si vous le voulez, que seul je fus coupable... ou plutôt qu'une misérable destinée a pesé sur l'un et l'autre, que nos cœurs ne pouvaient se comprendre, que nos caractères ne se ressemblaient pas, et que cette rupture était indispensable pour votre bonheur comme pour le mien ;... mais vous avez porté le titre de mon épouse ; mais vous avez été trop peu de tems, hélas ! la mère de mon enfant... je puis donc vous parler avec franchise... et vous, me répondre avec

confiance ; je puis m'informer de votre situation sans que vous ayez à en rougir... Mina, avouez-le, cette situation... n'est pas heureuse... Oh ! je le sais, jusqu'à ce jour un faux orgueil vous a empêché d'en convenir, vous a fait rejeter toutes les offres que vous faisiez un ami.

MINA, à part. Un ami !... et il a brisé toute mon existence ! Et il est le mari de Judith de Kroller !

VILHELM. J'ai vu toutes les lettres de refus que vous avez écrites à mon notaire... mais songez-y pourtant... vous n'êtes pas seule à souffrir... votre mère ?

MINA. Ma mère !... monsieur, ma mère et moi, nous ne demandons rien... et nous offrir, c'est nous faire une nouvelle insulte. Pourquoi cette compassion, lorsque moi, je ne me plains pas de mon sort ? Un tribunal a décidé que je n'étais pas votre femme, eh bien ! moi, je vous déclare que je ne suis point votre maîtresse, et je ne vous dois aucun compte sur ma situation.

VILHELM. Vous le voyez... toujours la même... vous faisant un jeu cruel de méconnaître mes intentions, de dénaturer mes paroles !... Mina, je vous en conjure.

MINA. Monsieur... voici ma mère, je suppose que vous n'avez plus rien à me dire.

VILHELM. Rien... Adieu, madame.

MINA. Adieu.

VILHELM. Pour toujours !

MINA. Pour toujours.

Sortie de Vilhelm. M^{me} Hartman entre au même instant, et le voit s'éloigner.

SCÈNE VII.

MINA, M^{me} HARTMAN.

MADAME HARTMAN. M. Vilhelm !... eh bien ! ma fille ?

MINA. Elle fond en larmes dans les bras de sa mère ; puis, relevant sa tête comme frappée d'un souvenir, elle s'écrie : Ah ! mon enfant ! mon enfant !...

Elle sort du côté où elle suppose que sa fille est ensevelie.

SCÈNE VIII.

M^{me} HARTMAN, seule.

MADAME HARTMAN. Pauvre Mina !... quel sera le terme de ses douleurs !... et je n'ai pu joindre, moi, le comte de Bucholtz... mais suivons-la d'abord, ne l'abandonnons pas à son désespoir. (*Regardant dans la coulisse, à droite.*) La voilà qui se prosterner au pied de cette tombe !... Ah ! mon Dieu ! je ne me trompe pas !... auprès d'elle... un

vicillard à genoux!... c'est lui!... c'est le comte!... que signifie?...

SCÈNE IX.

M^{me} HARTMAN, MINA, LE COMTE.

MINA. Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être... vous, monsieur, mon plus cruel ennemi, mon persécuteur... prosterné, là, devant ce tombeau!

LE COMTE. Eh bien! que vous importe? qui êtes-vous donc? et qui vous a permis de venir me troubler, lorsque je médite, lorsque je prie?

MINA. Qui m'a permis?... qui je suis? mais elle est à moi, cette tombe, elle m'appartient : c'est celle de ma fille.

LE COMTE. Vous êtes folle!... c'est celle du docteur Schilling.

MINA et MADAME HARTMAN. Du docteur!

MINA. Oh! non, vous me trompez, n'est-ce pas... c'est un nouveau chagrin que vous voulez me faire?... ce que vous dites... vous ne pouvez le croire... c'est bien ma fille, n'est-ce pas? qui repose dans cette enceinte.

LE COMTE. Du tout, c'est le docteur, mon pauvre ami Schilling... qui m'a rendu tant de services, et envers qui le ciel s'est montré si sévère.

MINA. Le docteur... oh! mais cela est affreux... et c'est sur lui qu'ils m'ont fait verser des larmes! et ma fille... ma pauvre enfant! ils ne me l'ont montrée ni vivante ni morte... Mais pourquoi me disait-elle donc, Johanna, que cette tombe était celle de mon enfant? ma pauvre fille... dont la mort a été le présage de toutes mes infortunes... Le docteur! mais c'est lui qui est venu m'annoncer que ma fille était morte!... et depuis ce jour, je la pleure encore, folle que je suis!... mais il faut bien que je la pleure... car depuis ce jour je n'ai pas eu de bonheur pour me faire oublier celui-là!

MADAME HARTMAN, *la soutenant*. Ma pauvre enfant, calme-toi!

MINA. Oh!... Johanna!... Johanna!... il faut que je la voie.

Elle entre dans la maison de Johanna.

SCÈNE X.

LE COMTE, M^{me} HARTMAN.

LE COMTE. Si c'est Johanna qui vous a laissé entrer ici, dès aujourd'hui elle n'est plus à mon service; je suis vieux... j'ai besoin de repos, et je ne dois pas souffrir.

MADAME HARTMAN. Écoutez-moi, monsieur le comte... ou plutôt monsieur Frédérick Graff... il faut, il faut m'entendre.

LE COMTE. Frédérick Graff!... encore! faudra-t-il donc que cette femme m'appelle toujours ainsi?

MADAME HARTMAN. Regardez-moi bien, et cherchez à vous rappeler qui je suis.

LE COMTE. Eh! je vous reconnais bien : vous êtes M^{me} Hartman, l'aubergiste.

MADAME HARTMAN. Je suis Annah Verner!

LE COMTE. Annah Verner!... Attendez donc... oui, c'est cela... je me rappelle... une servante!... deux cents florins... un enfant...

MADAME HARTMAN. Oui, cette jeune femme qui était là, pâle, malade, dont les forces sont épuisées par le chagrin, par la misère... monsieur le comte : c'est votre fille...

LE COMTE. Ma fille! qu'est-ce que vous dites?

MADAME HARTMAN. Oh! il faut que je la voie bien à plaindre, pour que je vienne vous dévoiler le mystère de sa naissance... mais si je ne vous parlais aujourd'hui... dans quelques jours peut-être votre enfant mourrait de faim... Elle n'acceptera rien de celui qui fut son mari... mais de vous, monsieur, de vous, ce n'est pas un bienfait, c'est un devoir que je réclame... et tout le monde vous dira que vous, homme religieux et qui songez tant au salut de votre âme, vous devez d'abord secourir et protéger votre enfant.

LE COMTE. Mon enfant!... Jamais! cela n'est pas! Je vous reconnais bien pour M^{me} Hartman... je vous reconnais même, si bon vous semble, pour Annah Verner... quoique vous soyez un peu changée depuis ce tems-là... mais elle, ma fille, jamais! jamais!... Je vous laisse, madame... je ne reconnaitrai rien... je n'avouerai rien... un repentir sincère a expié les fautes de ma jeunesse... et maintenant qu'on me laisse mourir tranquille! je ne veux plus m'occuper des choses de ce monde... Adieu, adieu! madame!

Il sort.

SCÈNE XI.

M^{me} HARTMAN, MINA.

MADAME HARTMAN. Il est impitoyable!... ô mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

MINA, *rentrant*. Elle refuse de me répondre! elle hésite!... elle tremble en ma présence... Johanna! Johanna aussi m'avait trompée... mais pourquoi? dans quel

lut ? pourquoi me dire que là était la tombe de ma fille ? Peut-être... ah ! ma mère !... mais aidez-moi donc, cherchez donc avec moi quel peut être le motif de ce men- songe ?

MADAME HARTMAN. Que veux-tu que je te dise ? que deviner dans cet amas de per- fidies et d'intrigues?... et cependant... oui, ils t'ont menti en te désignant l'endroit où elle repose.

MINA. Eh bien ?

MADAME HARTMAN. Eh bien ! ils t'ont menti peut-être en t'annonçant qu'elle était morte.

MINA. Ah ! je n'osais le dire... mais cette pensée... je l'avais aussi, ma mère... Ah ! tenez, regardez.

MADAME HARTMAN. Un enfant !

MINA. Oui, je l'avais oubliée...

Elle court au-devant de Caroline.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CAROLINE.

MINA. Viens, viens, Caroline ; assieds- toi là, sur mes genoux... mais vois donc, ma mère, vois comme elle est belle, cette enfant !

Elle l'embrasse ainsi que M^{me} Hartman.

CAROLINE. Ah ! vous me faites mal.... j'ai peur !...

MINA. Peur !

MADAME HARTMAN. Rassure-toi, ma bonne petite...

MINA. Ecoute... et réponds-moi... Ton âge, tu me l'as dit... six ans, n'est-ce pas ? c'est bien cela.

CAROLINE. Oui, six ans... c'est maman Johanna qui se trompait... ce n'est pas moi...

MADAME HARTMAN. Et ton père, tu ne le connais pas...

CAROLINE. Mon père... non.

MINA. Ta mère ?

CAROLINE. Maman Johanna ?

MINA. Non, ta véritable mère... celle qui t'a donné la naissance...

CAROLINE. Elle est morte !

MINA. Morte !

MADAME HARTMAN. Qui t'a dit cela ?

CAROLINE. Toujours Johanna...

MINA. Toujours elle !

MADAME HARTMAN. Mais, tu ne sais rien de plus... tu n'as rien vu, rien entendu... tu ne te rappelles rien qui ait rapport à elle.

CAROLINE. A qui donc ?

MINA. A ta mère...

CAROLINE. Non, rien du tout.

MINA. O mon Dieu !

CAROLINE. Seulement... attendez... quel- quefois, pendant que je suis à jouer.... à cueillir des fleurs pour bon ami, maman Johanna ne fait pas attention à moi... et elle a l'habitude de parler toute seule.

LES DEUX FEMMES. Eh bien ?

CAROLINE. Eh bien ! moi, j'ai l'habitude d'écouter tout en jouant.... et un jour.... je me rappelle bien, j'ai entendu : C'est affreux ! arracher un enfant des bras de sa mère... et c'est moi... c'est moi...

MADAME HARTMAN. Ciel !

MINA. Continue, continue.

CAROLINE. Et puis elle m'a regardée en pleurant, et elle a dit : Pauvre petite !.... pauvre M^{lle} Mina !

LES DEUX FEMMES, *poussant un cri*. Ah !

CAROLINE. Est-ce que vous la connais- sez, M^{lle} Mina !

MINA, *pressant Caroline sur son cœur*. Mon enfant !... (*Etonnement de la petite fille.*) Ah ! les infâmes !... ils ont dit à la mère : Ta fille est morte !... et à la fille : Tu n'as plus de mère !...

MADAME HARTMAN. Plus bas ! plus bas !

MINA. Maintenant, je ne crains plus sa présence, à lui... j'irai le trouver, et je lui dirai : Voilà ta fille... je t'aime encore.... et il me tendra les bras.

MADAME HARTMAN. Que dis-tu?... ou- blies-tu donc que le jour où nous avons quitté l'Allemagne, on préparait pour le lendemain ce fatal mariage avec M^{lle} de Krollor ?

MINA. En effet... Marié !... marié !... et moi, il refuserait peut-être de me laisser ma fille... Ah ! quel parti prendre ?.. que faire ?

MADAME HARTMAN. Eh bien ! cet enfant... il est à toi... emmenons-le.

MINA. Oui, à l'instant même... viens, Caroline... suis-moi.

CAROLINE. Où donc ?... Je ne veux pas.

MINA. Tu ne veux pas ? et ta mère, ta pauvre mère, tu ne l'aimes donc pas..... tu ne veux pas la revoir.

CAROLINE. Puisqu'elle est morte !

MINA. Mais si tout d'un coup tu apprenais qu'elle existe ? que lui dirais-tu ?

CAROLINE. Rien... je ne la connais pas...

MINA. L'aimerais-tu bien, ta mère, si elle vivait ?

CAROLINE. Oui, si elle était bonne.

MINA. Si elle t'aimait comme je t'aime ?

CAROLINE. Oui.

MINA. Si elle te caressait comme je te caresse ?

CAROLINE. Oui.

MINA. Si elle te disait : Caroline, ma

filles, il faut me suivre, quitter pour moi ce château... ce parc... le ferais-tu?

CAROLINE. Oui, pourvu qu'elle emmène avec moi bon ami et Johanna.

MINA. Cruelle enfant!

MADAME HARTMAN. Allons, Mina, viens vite... nous n'avons pas un instant à perdre.

CAROLINE. Mina!... Tu t'appelles Mina?... ?

MINA. Oui, c'est moi qui suis Mina... c'est moi qui suis ta mère...

CAROLINE. Ma mère!...

MINA. Je la suis!... tu es à moi, à moi seule, entends-tu?... on t'a volée à mon amour... mais tu m'appartiens, personne ne pourra t'enlever à moi... tu es ma fille, mon enfant... tout ce que j'aime au monde... Ah! partons... partons!...

Caroline s'est enfuie des bras de Mina. M^{me} Hartman la prend dans les siens, et l'emporte.

CAROLINE, *criant*. Au secours! au secours! Johanna, au secours! Johanna! Vilhelm! Johanna!

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

Les MÊMES, VILHELM, *entrant par le fond*, JOHANNA *par la droite*.

JOHANNA. Arrêtez! arrêtez!

MINA. Ciel! Vilhelm!... Monsieur, cet enfant... c'est le nôtre...

VILHELM. Que dit-elle?

MINA. Par pitié... laissez-la moi... Vous êtes riche, vous... les honneurs, la fortune, vous dédommageront de cette perte... mais moi, je n'ai rien... rien!... Ah! pardon, il y a une heure, touché de mon infortune, vous m'avez offert des secours que j'ai refusés avec dédain.... Eh

bien! je les réclame à présent, pour elle, pour ma fille... mais par pitié, par grâce, laissez-la-moi... laissez-moi mon enfant.

VILHELM. Madame... Mina... revenez à vous... qui a pu vous donner de pareilles idées?... c'est du délire, de la folie... cette enfant n'est pas la vôtre.

MINA. Cette enfant n'est point la mienne?... tenez, tenez, regardez... mais regardez donc...

Elle lui montre Johanna qui tombe à ses pieds.

JOHANNA. Grâce! grâce pour moi!..... mais si je n'avais pas été leur complice, ils l'auraient tué, votre enfant.

VILHELM. Il est donc vrai!... ma fille!... et vous... toi, ma chère Mina...

MINA. Arrêtez! vous ne devez plus me donner ce nom... Cette femme..... cette Judith de Kroller, à laquelle vous m'avez sacrifiée...

VILHELM. Non, Mina... je n'ai jamais aimé que toi...

MINA. Et cependant vous êtes marié....

VILHELM. Marié!... non.

MINA. Comment...

MADAME HARTMAN. Est-il vrai?

MINA. Vilhelm!... ah! ne me trompez pas...

VILHELM. Cet hymen, l'ambition l'avait dicté, c'est elle aussi qui m'empêcha de le conclure. Le jour même où nous devions signer le contrat, mon oncle venait de retomber en disgrâce, et le baron de Kroller ne voulait plus de moi pour son gendre... Ainsi, Mina, tu es à moi... toujours à moi... voici le lien qui doit nous réunir à jamais... et je puis embrasser en même tems mon enfant et ma femme.

La toile tombe.

FIN.

NOTA. Le roman *Un Enfant*, de M. Ernest Desprez, se vend à la librairie d'Abel Ledoux, rue Richelieu, n° 95. 3 vol. petit in-8°. Prix : 12 fr. Deuxième édition.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.